

LE "SACRE" DANS LES OEUVRES DE MICHEL TREMBLAY
ET DE ROCH CARRIER

Par
CARMEN HÉLÈNE GARON, B.A.

A Thesis
Submitted to the Faculty of Graduate Studies
in Partial Fulfilment of the Requirements
for the Degree
Master of Arts

McMaster University

(October) 1973

MASTER OF ARTS (1973)
(French)

McMASTER UNIVERSITY
Hamilton, Ontario.

TITLE: Le "sacre" dans les oeuvres de Michel Tremblay
et de Roch Carrier

AUTHOR: Carmen Hélène Garon, B.A. (McMaster University)

SUPERVISOR: Mrs. M. Ahmed

NUMBER OF PAGES: v, 81

SCOPE AND CONTENTS: The aim of our study is to analyze the swear-
word in the works of two French-Canadian
authors. By analyzing its origin, linguistic
aspects and historical and religious causes,
we hope to show how it reflects the French-
Canadian mentality.

Le but de notre dissertation est d'étudier le
"sacre" dans les oeuvres de deux auteurs
québécois. En analysant l'origine, les aspects
linguistiques, et les causes historiques et
religieuses du "sacre", nous espérons montrer
comment il reflète la mentalité québécoise.

REMERCIEMENTS

Nous voulons exprimer notre gratitude à Mme M. Ahmed, à
M. W. N. Jeeves et à Dr. P. Collet pour tous leurs conseils.

APPENDICE I

Dans les deux premiers chapitres, les notes bibliographiques qui se rapportent aux oeuvres étudiées sont trop nombreuses pour permettre l'emploi du système traditionnel de citation. Puisque ces deux premières sections forment une sorte d'analyse statistique, nous allons donc utiliser les abréviations ci-dessous pour nommer les oeuvres :

Michel Tremblay :

Les Belles-Soeurs (B.S.)

En Pièces détachées (Pièces)

La Duchesse de Langeais (Duchesse)

Trois petits tours (Tours)

A toi, pour toujours, ta Marie-Iou (Marie)

Demain matin Montréal m'attend (Montréal)

C't'à ton tour, Laura Cadieux (Laura)

Hosanna (Hosanna)

Roch Carrier :

Floralie, où es-tu? (Floralie)

La guerre, yes sir! (Guerre)

Il est par là, le soleil (Soleil)

Or je suis revenu sur mes pas
Je suis revenu jusqu'à ma naissance
Et j'ai refoulé jusqu'à la leur
Ma famille et tous mes ancêtres

J'ai chanté une messe à l'envers
Pour que le sang goûte le vin
Pour que la chair goûte le pain
Pour revenir au nom du Père
Et ne plus dire ainsi-soit-il

J'ai tout rendu ce que j'avais
Ma foi au roi des cieux ma langue au roi de France

J'ai rendu Rome à ses collines
J'ai dispersé les douze Apôtres
J'ai renvoyé chez eux les bergers et les Mages
J'ai démoli Babel étage par étage
Et j'ai rendu la pierre à la montagne
J'ai ramené sa colombe à Noé
Et j'ai bu toute l'eau du déluge
J'ai replacé dans l'arbre le fruit défendu
Et remis à Satan le péché de science
J'ai fait rentrer en moi la première Eve
Et j'ai rendu le sexe à l'unité

Alors il ne me resta plus
Pour souffler la lumière
Qu'à rendre le premier soupir
Et tout rentra dans les ténèbres

PIERRE TROTTIER (Le temps corrigé)

LE "SACRE" DANS LES OEUVRES DE MICHEL TREMBLAY

ET DE ROCH CARRIER

INTRODUCTION

Le but de cette thèse est d'analyser les "sacres" dans les oeuvres de Michel Tremblay et de Roch Carrier. Auparavant, une tentative de définition du "sacre" s'impose.

Le "sacre" québécois se présente d'une façon assez complexe parce qu'il recouvre plusieurs formes d'expression qui lui sont propres. Le français établit une distinction entre le blasphème ("parole qui outrage la Divinité, la religion"¹), le sacrilège ("acte d'irrévérence grave envers les objets, les lieux, les personnes revêtues d'un caractère sacré"²), l'imprécation ("souhait de malheur contre quelqu'un"³) et le juron ou l'injure ("exclamation, interjection, grossièreté qui n'évoque pas une chose sacrée sur quoi on puisse jurer"⁴). Cependant, le Québécois classe toutes ces définitions sous la rubrique de "sacre". Donc, le "sacre" est d'ordre religieux, profane ou sacro-profane (c'est-à-dire, provenant des deux premières catégories). D'où la formation du verbe "sacrer" qui, outre la signification de "bénir" couramment admise en français, signifie "proférer des blasphèmes ou des jurons" en canadien français.

¹⁻⁴ Toutes les définitions sont extraites du Petit Robert.

Dans cet ouvrage, nous adopterons la terminologie suivante pour classer le "sacre":

1. "sacre premier"⁵ - "Sacre" qui contient un seul mot, par exemple, "maudit", "Christ", "bâtard".
2. "sacre atténué"⁶ - "Sacre" de faible impact, par exemple, "mon doux Seigneur", "bonyenne".
3. "sacre complexe"⁷ - Série de "sacres premiers" reliés par des prépositions, par exemple, "Christ de calice d'hostie".
4. "sacre prolongé"⁸ - Formation d'un mot de la même famille ayant un "sacre premier" comme point de départ, par exemple, "mauditement", "la sacramente", "déviarger".
5. "sacre sacrilège à valeur proverbiale" - Par exemple, "je veux que Dieu change ma mère en cheval à tête de vache."⁹

Plusieurs justifications peuvent être fournies au sujet du choix des oeuvres étudiées. En premier lieu, nous préférons ces oeuvres parce

⁵Guy Robert, "Le sacre dans le parler québécois", Aspects de la littérature québécoise, (Montréal: Beauchemin, 1970), p. 65.

⁶Ibid., p. 65.

⁷Ibid., p. 65.

⁸Ibid., p. 65.

⁹Roch Carrier, La guerre, yes sir!, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), p. 25.

que les "sacres" y sont nombreux. Mais leur multiplicité ne s'interprète pas comme une exagération de la part des deux auteurs, mais plutôt comme une reproduction fidèle de l'emploi des "sacres" dans le parler familier québécois, le "joual". Il faut souligner que dans les oeuvres nous avons affaire à la couche populaire québécoise, la section qui compte la majorité de la population. Le but de cet ouvrage sera donc d'analyser les "sacres" en fonction de cette classe sociale, d'en tirer des conclusions spécifiques quant à leur signification, en nous appuyant sur les textes de Tremblay et de Carrier. Nous allons étudier toutes les pièces de Tremblay (non pas les pièces de Zindel qu'il a traduites) et le roman qu'il vient de publier, ainsi que les trois romans de Roch Carrier. Nous n'analyserons pas la pièce La guerre, yes sir! parce qu'elle se rapproche trop du roman qui porte le même titre.

C'est parce qu'on ne l'a pas laissé penser beaucoup, c'est parce qu'on ne lui a jamais donné trop de liberté ni d'instruction qu'il est devenu muet et désarticulé. Depuis des générations qu'il vit en incubation. Incubation religieuse, incubation politique. Le clergé, les chefs politiques ont pris la charge de penser pour lui et de lui inventer des poumons artificiels. Ecrire sur les convictions religieuses ou politiques du Canadien français pour le moment ne m'intéresse pas du tout. Ce sont chez lui des phénomènes trop extérieurs pour qu'ils aient une valeur profonde. Je veux écrire sur ce qui le révolte quand il lève les yeux au ciel pour blasphémer.¹⁰

Voici résumée l'intention de cette étude: analyser comment et pourquoi le Québécois a recours au "sacre. Dans cette dissertation, le terme "Québécois" définira celui qui appartient à la couche populaire.

¹⁰ Marcel Dubé, Le Devoir, (15 novembre 1958).

Dans le premier chapitre, nous tenterons de donner la dérivation des "sacres". Le deuxième chapitre sera consacré à leur analyse linguistique. Le but du troisième chapitre sera de retracer les causes historiques et religieuses qui auraient pu donner forme aux "sacres", et d'établir le rapport qui existe entre le "joual" et le "sacre" afin d'appuyer l'étude historique et religieuse.

CHAPITRE PREMIER

LES DÉRIVATIONS DU "SACRE"

Le "sacre" provient soit 1) du domaine sacré (blasphème), 2) du domaine profane (injure ou interjection profane), 3) d'un mélange des deux.

A - "Sacres" religieux (blasphèmes)

Pour faciliter l'analyse des "sacres" religieux, nous allons en dresser une liste des catégories principales:

- 1 - Dieu
- 2 - Les saints
- 3 - La liturgie

1 - Dieu

Il est nécessaire d'établir une distinction entre Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit. D'ordinaire, Dieu le Père se rapporte au Dieu juif de l'Ancien Testament. C'est le Dieu vengeur, punisseur (Gen. 2:16-19), (Exod. 4:1-9, 8:1-32). Dieu le Fils, Jésus-Christ, représente le Sacrifice Suprême, le Salut, le Messie promis aux Juifs dans l'Ancien Testament. Et Dieu le Saint-Esprit, envoyé par Dieu le Père et Dieu le Fils, est l'élément de l'amour, de la régénération, de la révélation et de la sanctification. Sa mission est de réaliser le renouvellement de l'âme de l'homme (Matt. 3:16, 17:5), (Jean 20:22), (Actes 2:1-4). Donc, il est intéressant d'étudier la répartition des "sacres" selon les trois éléments de la Trinité.

Dieu le Père

"le bon Dieu" - (B.S.) p. 10, (Marie) p. 64,

(Guerre) pp. 40, 121, (Soleil) pp. 66, 70.

"bonyeu" - ("bon Dieu") (B.S.) pp. 23, 25, 27, 52, 57, 60, 61, 66, 67,

68, (Pièces) pp. 24, 38, (Duchesse) p. 70, (Tours) pp. 12, 35,

39, 43, (Marie) p. 41, (Montréal) pp. 25, 42, 46, 66, (Laura)

pp. 26, 28, 52, 73.

"bonyenne" - (B.S.) pp. 21, 23.

"mon Dieu" - (B.S.) pp. 15, 19, 21, 31, 33, 37, 46, 47, 49, 52, 55, 59,

71, (Duchesse) pp. 70, 72, 73, (Tours) pp. 12, 16, 30, 50, (Laura)

pp. 21, 79, 81, 88, 112, (Hosanna) p. 74,

(Guerre) p. 13.

"mon Dieu-Seigneur" - (B.S.) p. 43, (Laura) p. 39.

"Seigneur-Dieu" - (Duchesse) p. 71, (Tours) p. 53, (Montréal) p. 43.

"my God" - (Duchesse) p. 91.

"toryeu" - ("tordre Dieu" ou "tort à Dieu") (Laura) pp. 51, 116, 121.

Dieu le Fils

"Christ" ou "crisse" - (B.S.) pp. 33, 60, 65, (Duchesse) pp. 73, 90, 92,

(Pièces) p. 61, (Marie) pp. 47, 64, (Laura) pp. 56, 106, 116,

(Hosanna) pp. 39, 47, 48,

(Guerre) pp. 10, 25, 33, 48, 71, 72, 78, 85, 88, 107, 108, 112,

119, 121, (Floralie) pp. 10, 47, 83, (Soleil) pp. 36, 48, 57, 58, 62, 64, 95, 121, 122, 123, 127.

"mon doux" - (Contraction elliptique de "mon doux Jésus" ou de "mon doux Seigneur") (B.S.) p. 20.

"Jésus" - (Soleil) p. 127.

"Jésus-Christ" - (Soleil) p. 116.

"doux Jésus"- (B.S.) pp. 21, 41, 47 (Duchesse) p. 72,
(Guerre) p. 79.

"p'tit Jésus" - (Tours) p. 32,
(Guerre) p. 71.

"Seigneur" - (Duchesse) p. 85.

"Hosanna" - (Celui qui vient au nom du Seigneur) (Montréal) p. 29.

"torvisse" - ("tordre le Christ" ou "tort au Christ") (Laura) pp. 56, 99.

Dieu le Saint-Esprit

"Esprit" - (Marie) p. 90.

Parfois, on appelle le Saint-Esprit "Saint-Sacrement". Mais d'ordinaire ce mot représente l'accessoire liturgique (voir La liturgie).

Par conséquent, on remarque la fréquence des références à Dieu le Père et à Dieu le Fils, et la préférence qu'on leur accorde. En ce qui concerne le Saint-Esprit, il est évident que l'on se sert rarement de son nom, le seul parmi les trois qui soit vraiment le symbole du renouveau.

Ceci nous donne un aperçu du catholicisme au Québec. L'emploi de Dieu le Père dans les blasphèmes souligne que la religion est plus punitive que rédemptrice. N'est-ce pas vrai que le bon Dieu semble être le Dieu des "gros" et non des "petits"?¹ Bien que Dieu le Fils représente le Salut, le Québécois a tendance à accorder plus d'importance à sa passion qu'à sa résurrection. La fatalité et le masochisme religieux enseignés par l'Église en découlent, le Canadien français voyant très souvent sa vie comme un calvaire inévitable. "Moé, j'mange d'la marde, pis j'vas en manger toute ma vie!"²

2 - Les saints

L'emploi des noms de saints dans les "sacres premiers" est assez rare dans les oeuvres littéraires. Nous n'avons qu'une référence à Sainte-Anne, la vieille mère de la Vierge Marie. "Bonne Sainte-Anne" (B.S. p. 68). Tous les autres "sacres premiers" se rapportent à la Sainte-Vierge.

"Sainte-Vierge" - (Guerre) p. 23.

"la Vierge" - (Guerre) p. 41.

"viarge" - (Marie) p. 46, (Montréal) p. 27, (Laura) pp. 10, 15, 27, 115, 116, 125, 130, (Hosanna) p. 25.

¹Roch Carrier, La guerre, yes sir!, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), p. 29.

²Michel Tremblay, Les Belles-Soeurs, (Montréal: Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1968), p. 12.

Comme dans plusieurs régions et pays méridionaux (le Midi, l'Espagne, l'Italie, la Turquie, le Mexique, l'Amérique du Sud, etc.) le culte de la Vierge est très populaire au Québec. Puisque le clergé au Québec a surtout assigné à la femme le rôle de mère, il en résulte qu'on accorde un attachement profond aux symboles de la maternité. D'ailleurs, selon l'Église catholique, la procréation a toujours été le seul but du contact sexuel. Marie, la mère-vierge, et Sainte-Anne, qui a conçu Marie sans péché originel, symbolisent donc la maternité (la Vierge Marie, Mère de Dieu et Sainte-Anne, mère de la Vierge), la souffrance (le titre de "Notre-Dame des Sept Douleurs" qu'on associe à Marie) et la pureté (Marie et Sainte-Anne ont conçu, mais l'acte sexuel n'y est pas impliqué. Marie a conçu le Christ par l'intermédiaire du Saint-Esprit, et Sainte-Anne avait déjà passé l'âge normal de la conception et représente plutôt la vieille mère. Donc, la naissance de Marie est dénuée de tout sens sexuel).

Cependant, tous les autres blasphèmes qui invoquent les saints se présentent sous formes sacrilèges qui ont atteint une valeur quasi-proverbiale. Une connaissance élémentaire des attributs de chaque saint est nécessaire afin de comprendre le sens de la phrase.

Dans En pièces détachées, Hélène dit à Robertine: "tu joues les martyrs!" (p. 40), c'est-à-dire qu'elle essaie de faire pitié. Il est important de noter l'allusion aux martyrs au pluriel. Il ne suffit pas de faire pitié comme un seul martyr, mais comme plusieurs. Il y a quelques années, l'enseignement de l'histoire au Québec s'appuyait beaucoup sur les grands héros de l'histoire politique et religieuse. Le chapitre sur "les saints martyrs canadiens" en formait une partie

essentielle (Saint Jean Brébeuf, le père Lalemant et tous les prêtres torturés pas les Indiens) afin d'inspirer au peuple le mépris des païens et une foi profonde dans la mission catholique. Ce culte des martyrs implique, comme dans les dévotions au Christ et à Notre-Dame des Sept Douleurs, que le ciel se mérite par des souffrances.

Dans Demain matin Montréal m'attend Butch affirme d'une façon ironique, "Ou ben donc y'a été allumer un lampion à Saint-Jude en remerciements de services rendus!" (p. 77) Saint-Jude, "patron des causes désespérées"³, est le saint que l'on invoque de préférence au Québec pour recevoir une faveur particulière. On allume un lampion pour montrer notre reconnaissance envers lui. Il est intéressant de noter que les "causes désespérées" n'existent qu'au Québec.

C'est dans le roman C't'à ton tour, Laura Cadieux qu'on remarque le plus grand nombre de ces formes proverbiales. En parlant de la grossesse d'Armande Tardif, dont le mari est mort, M. Blanchette dit: "on aurait été obligés de croire que c'était une opération du Saint-Esprit!" (p. 97) Tous les pays catholiques reconnaissent cette expression qui signifie une intervention mystérieuse ou miraculeuse. A un certain moment, Mme Therrien force Mme Cadieux à répondre à sa question. "Restez pas de même comme une statue de plâtre, vous avez pas l'air d'une sainte-Thérèse pantoute!" (p. 91) Sainte-Thérèse, dont les statues abondent dans toutes les églises du Québec, symbolise l'innocence. Elle tient toujours un lys dans sa main. Donc, la phrase signifie "ne fais pas l'innocente", le mot "innocent" au Québec possédant les connotations de "sot" et de

³Gatien Gélinas, Bousille et les justes, (Montréal: Les Éditions de l'homme, 1960), p. 32.

"cachotier".

Enfin, Mme Tardif parle ainsi de son mari. "Mon mari, lui, y' était ben Thomas, y'a toujours été ben Thomas." (p. 99) Un Thomas signifie un homme qui ne croit que ce qu'il voit. Ici on fait allusion à Saint-Thomas, l'un des douze apôtres qui ne croyait pas que Jésus-Christ était ressuscité. Il avait demandé à voir et à toucher les blessures des clous dans les mains de Jésus et celles de la lance au côté gauche avant de croire à sa résurrection (Jean 20:24-29).

Nous ne nous sommes bornés ici qu'aux formes proverbiales à tendance sacrilège qui se trouvent dans les oeuvres. Cependant, une étude sociolinguistique démontrerait que ces formes d'expression sont nombreuses au Québec. La fonction de ce genre de sacrilège à valeur de proverbe est l'expression imagée de la pensée. On étudiera par la suite comment les saints jouent un rôle dans les comparaisons.

3 - La liturgie

Par liturgie, nous entendons les objets religieux (réceptacles et instruments), les institutions, les cérémonies et le vocabulaire biblique et liturgique qui font partie de l'Église et de ses rites. Notons ceux qui se trouvent dans les oeuvres. Dans la liste, nous écrivons la forme correcte des mots, même si ceux-ci subissent une déformation orthographique dans les textes (ceci nous intéressera plus tard).

Réceptacles et instruments liturgiques

"calice" - ("Vase sacré où se fait la consécration du vin, lors du sacri-

fice de la messe"⁴)

(B.S.) p. 47, (Pièces) p. 36, (Duchesse) pp. 72, 75, 91, 93,

(Marie) pp. 40, 92, (Laura) pp. 9, 11, 51, 57, 66, 76, 99,

(Hosanna) pp. 31, 37, 67,

(Guerre) pp. 18, 77, 106, 108.

"ciboire" - ("Vase sacré en forme de coupe où l'on conserve les hosties consacrées pour la communion des fidèles")

(Pièces) p. 61, (Marie) pp. 64, 78, 89, (Montréal) p. 83, (Laura)

pp. 10, 11, 18, 38, 86, 89, 117, 119, 129, (Hosanna) pp. 14, 16, 18, 67,

(Guerre) pp. 25, 77, 78, 110, (Soleil) pp. 48, 105.

"hostie" - ("Pain d'autel préparé pour être consacré au cours de la messe. L'espèce eucharistique du pain")

(B.S.) p. 67, (Marie) pp. 45, 63, 64, (Laura) p. 56, (Hosanna)

pp. 25, 27, 29, 43, 67, 68, 69, 70,

(Guerre) pp. 17, 18, 19, 24, 77, 86, 87, 88, 119, (Floralie) pp.

14, 24, 25, 27, 42, 44, 47, 57, 58, 66, 87, 89, 90, 119, 120, 149,

150, 152, 167, (Soleil) pp. 53, 66, 93, 94, 95, 116, 120, 121,

123.

"tabernacle" - ("Petite armoire fermant à clé, qui occupe le milieu de l'autel d'une église et contient le ciboire")

(Duchesse) p. 76, (Marie) p. 63 (4 fois), (Laura) pp. 10, 13, 24,

56, 57, 92, 95, 113, 137, (Hosanna) pp. 28, 67,

(Guerre) pp. 17, 18, 78, 119, (Floralie) p. 47, (Soleil) p. 49.

⁴Toutes les définitions sont extraites du Petit Robert.

"sacrement" - ("Signe sacré, rite institué par Jésus-Christ, pour produire ou augmenter la grâce dans les âmes"). Dans la liturgie romaine, le Saint-Sacrement représente l'Eucharistie ou l'un des sept sacrements.

(Pièces) p. 36, (Duchesse) p. 93, (Marie) pp. 37, 51, 90,

(Montréal) p. 80, (Laura) pp. 56, 86, 92, 111, (Hosanna) pp. 15, 69.

"(Saint-)Chrême" - (les fonts baptismaux)

(Laura) p. 56,

(Guerre) pp. 108, 118.

"crucifix" - (Croix sur laquelle est mort Jésus-Christ)

(Guerre) pp. 78, 110.

Une variété beaucoup plus étendue et une fréquence plus grande des "sacres" se référant aux accessoires de l'Église différencient nettement le blasphème canadien français du blasphème français.

Institutions et cérémonies liturgiques

"calvaire" - ("Nom de la colline où Jésus fut crucifié. Représentation de la scène du Calvaire, de la passion du Christ.")

(B.S.) p. 65, (Laura) pp. 24, 26, 56, 80, (Hosanna) pp. 15, 16,

(Guerre) pp. 68, 119, (Soleil) p. 51.

"sacrifice" - ("La mort du Christ pour la rédemption du genre humain".)

(Duchesse) p. 82.

"baptême" - ("Sacrement destiné à laver le péché originel et à faire chrétien celui qui le reçoit")

(Guerre) pp. 27, 71, 84, 89, 118, (Floralie) p. 13 (2 fois),
(Soleil) pp. 33, 34, 52, 53, 65, 106, 108, 116, 121, 123, 125,
126, 127, 128, 132.

Dans cette catégorie, et dans la précédente, nous retrouvons constamment l'idée du péché, de sa prévention et de son absolution (hostie, sacrement, chrême, baptême) et la notion de souffrance et de douleur (calice, crucifix, calvaire, sacrifice). Le Québécois envisage son sort défini par sa religion d'une façon totalement négative.

Vocabulaire biblique et liturgique

Nous comptons dans le vocabulaire biblique et liturgique tous les mots qui ont une signification sacrée et qui n'appartiennent à aucun des groupes mentionnés jusqu'ici.

"maudit" - (Destiné à la damnation)

(B.S.) pp. 9, 12, 13, 17, 22, 24, 27, 29, 34, 36, 37, 44, 45,
49, 57, 58, 60, 61, 65, 68, 69, (Pièces) pp. 13, 14, 16, 20, 22,
40, 41, 46, 48, 51, 52, 61, (Duchesse) pp. 74, 82, (Tours)
pp. 11, 16, 31, 33, 37, 38, 40, 41, 42, (Marie) pp. 40, 41, 46,
52, 58, 59, 84, (Montréal) pp. 22, 51, 56, 72, 75, 78, 79, 80,
81, 82, 88, (Laura) pp. 9, 10, 11, 13, 17, 21, 22, 24, 25, 27,
28, 29, 30, 34, 37, 38, 41, 55, 56, 63, 65, 68, 74, 75, 79, 80,
88, 98, 99, 106, 109, 113, 118, 130, 133, (Hosanna) pp. 13, 14,
18, 23, 28, 31, 34, 35, 36, 40, 42, 44, 55, 58, 62, 70,

(Guerre) pp. 10, 11, 12, 13, 25, 28, 33, 43, 48, 52, 78, 79, 90, 101, 106, 112, (Floralie) pp. 39, 153, (Soleil) pp. 32, 42, 53, 64, 94, 120.

"damné" - (Synonyme de "maudit")

(B.S.) pp. 12, 49, (Marie) p. 49.

"sacré" - (Le mot signifie soit "béné", soit "maudit", selon les circonstances où il est prononcé.)

(B.S.) pp. 23, 30, (Laura) pp. 85, 89,

(Guerre) p. 67.

"démonne" - (B.S.) p. 49.

Jusqu'ici, "maudit" est le blasphème qui est employé le plus couramment. L'une des raisons pour lesquelles on s'en sert librement est que, dans une grande mesure, il ne possède plus son sens originel. On remarque que Trembaly l'utilise beaucoup plus que Carrier. L'emploi de "maudit" au Québec est très fréquent, alors les oeuvres de Tremblay semblent donc mieux refléter le langage oral des Québécois.

Nous pouvons maintenant tirer plusieurs conclusions de l'analyse des "sacres" religieux. Tous les "sacres", sauf ceux de forme proverbiale à tendance sacrilège, sont interchangeable bien que leur signification littérale varie. On pourrait facilement remplacer un "sacre" par un autre, sans altérer aucunement le sens et la valeur de l'interjection (exemple: Christ = calice). La richesse du vocabulaire sacré d'où sont tirés ces "sacres" prouve un fait très important. M. J.P. Fichette de l'Université Laval, dont la thèse sur le "sacre" est en cours de publica-

tion, affirme que les "sacres" démontrent que l'instruction spécifiquement religieuse est l'une des causes de leur développement. Le Québécois était "imbibé" de religion, et quoi de plus logique que de choisir son vocabulaire injurieux parmi les expressions et les connaissances qui lui sont les plus familières. Dans le cas de Tremblay et de Carrier, ceci démontre la révolte contre la religion catholique au Québec, le défi qui lui est lancé.

B - "Sacres" profanes - (Injures ou interjections profanes)

Tout d'abord, il est nécessaire de faire une distinction parmi les trois classifications d'injures: celles qui appartiennent au vocabulaire péjoratif, celles qui appartiennent au vocabulaire obscène, et celles dont l'élément est d'ordre scatologique. Parfois, il est assez difficile de juger si un mot devrait être classé comme injure quand son emploi fréquent a diminué la violence du sens pour qu'on ne le considère plus comme injure. Ainsi, nous ne tenons pas compte des mots tels que "fou", "niaiseux", "menteur", etc., parce que l'emploi oral a atténué le sens de ces mots et, par conséquent, ils en ont perdu leur impact injurieux.

1 - Vocabulaire péjoratif

Le vocabulaire péjoratif se réfère presque toujours aux animaux afin de réduire la personne injuriée à un niveau animal inférieur.

"verrat" - ("Porc mâle employé comme reproducteur".)

(B.S.) pp. 9, 11, 28, 29, 55, (Pièces) p. 24, (Tours) pp. 37, 38,

39, 45, (Montréal) p. 22, (Laura) pp. 10, 17, 30, 31, 36, 40, 65,
68, 85, 86, 107, 111, 112, 129, 130, (Hosanna) p. 22,

"truie" - (Hosanna) pp. 57, 64.

"cochon" - (B.S.) pp. 17, 66.

"vache" - (B.S.) p. 69, (Laura) p. 119,
(Guerre) p. 25, (Soleil) p. 127.

"poux" - (Pièces) p. 38.

"coquerelle" - (Pièces) p. 38.

"mule" - (Guerre) p. 87.

"chien" - (Hosanna) p. 68,
(Soleil) p. 123.

"chienne" - (Laura) p. 56, (Hosanna) pp. 19, 37, 58, 70, 71.

Sauf "verrat", tous ces animaux comportent un sens spécifique pour le locuteur, et s'emploient de la même façon en français qu'en canadien français. Par exemple, notons les expressions toutes faites:

"brailler comme une vache" (B.S.) p. 12.

"grosse comme une cochonne" (B.S.) p. 12.

"jouir en cochon" (Hosanna) p. 45.

"manger comme des cochons" (B.S.) p. 13, (Hosanna) p. 43.

"suer comme une cochonne" (Hosanna) p. 24.

Cependant, "verrat" est le seul de ces mots qui pourrait être

substitué par l'un des "sacres" religieux (par exemple: "verrat de bâtard" = "Christ de calice"). Il faut noter aussi que l'élément principal de "verrat" est sa connotation sexuelle à un niveau animal qui traduit bien l'ancienne pensée des Québécois. Celui-ci croyait que seule la procréation justifiait l'acte sexuel. Sans l'élément procréateur, l'acte sexuel se trouvait réduit au niveau animal. De nos jours, le mot a perdu sa signification originelle, mais demeure très usité dans notre langage.

2 - Vocabulaire obscène

Cette catégorie est difficile à définir parce qu'elle comporte des éléments appartenant au vocabulaire péjoratif et d'autres au vocabulaire scatologique. Nous pensons ici aux mots qui font allusion aux moeurs et à la morale publique douteuses, ainsi qu'aux parties anatomiques génitales, féminines et masculines.

"bâtard" - (B.S.) pp. 9, 60, (Laura) pp. 52, 68, (Hosanna) p. 22.

"bitch" - ("Chienne" en anglais) (Montréal) pp. 29, 31, 32, 41, 46, 49 (18 fois), 50 (7 fois), 57, (Hosanna) p. 64. Ce mot ne s'emploie que rarement au Québec. On s'en sert dans l'expression "tête ou bitch" ("pile ou face" en français) où "bitch" représente l'animal, c'est-à-dire, le castor sur le cinq sous et l'orignal sur le vingt-cinq sous, imprimés sur les pièces de monnaie à partir de 1937.

Ces deux derniers "sacres" s'attaquent à la généalogie du destina-

taire. Si on ne peut pas s'attaquer directement à la personne, on tâche de le faire par l'intermédiaire de sa famille. Ainsi, en appelant quelqu'un un "enfant de chienne", l'injure n'est pas destinée seulement à lui, mais aussi à sa mère.

"putain" - (Laura) pp. 56, 57, (Hosanna) p. 15, (Duchesse) p. 74.

"guidoune" - (Québécois pour "putain") (B.S.) p. 65, (Hosanna) pp. 15, 16, 56.

"tapette" - (Québécois pour "pédéraste") (Duchesse) pp. 71, 74.
(Soleil) pp. 53, 105.

"fifi" - (Synonyme de "tapette") (B.S.) p. 10.

"licheuses de nounes" - (Traduction littérale = "lécheuses de vulves")
(Laura) p. 51.

Ces cinq expressions injurient le destinataire directement. Notons cependant que la dernière s'applique seulement aux religieuses. Une explication possible serait la tendance au lesbianisme qu'on leur attribue. Son synonyme serait "liche-cul", expression plus laïque. De toute façon, il n'est pas rare au Québec de critiquer les religieux en se servant de cette méthode.

Le terme "plotte" (Laura, p. 113) qui identifie l'organe génital féminin a pris le sens de "fille" ou de "femme", l'équivalent de "pisseuse" en Normandie. Dans le premier sens (Hosanna, p. 34), il est toujours précédé de "maudite" qui le souligne. Voici donc une forme d'injure qui réduit la femme à sa fonction génitale. Les mots qui se réfèrent à

l'organe masculin sont rarement employés comme "sacres". Cependant, nous voulons citer deux expressions pour exemplifier quelques idées.

"trognon" - (Duchesse) p. 91 et

"bon gros cornet à vanille" - (Laura) p. 131.

Nous n'avons pas affaire ici à des injures, mais plutôt à leur expression métaphorique. Dans le mot "trognon", l'idée de mutilation et de coupure purificatrice explique un aspect de la sexualité au Québec. Le désir de pureté et de castration reflète l'influence qu'a eue l'Église catholique dans la répression de la sexualité jusqu'à sa négation totale. D'ailleurs, le mot "botte" (Laura, p. 127) que l'on trouve dans l'expression "prendre sa botte" ("faire l'amour") dépersonnalise complètement l'acte sexuel. L'amour n'entre pas en jeu, surtout pas l'amour réciproque qui donne toute la valeur à son expression sexuelle. La Duchesse de Langeais change les expressions "faire l'amour" à "faire du cul" (Duchesse, p. 91) et "une peine d'amour" à "une peine de cul" (Duchesse, p. 91). Dans l'expression "bon gros cornet à vanille", on est assez surpris par la description positive du pénis. Dans C't'à ton tour, Laura Cadieux, le roman le plus récent parmi nos oeuvres étudiées, c'est la première fois que la sexualité est vue de façon positive. La seule autre expression positive est prononcée par un Grec, et non un Québécois, qui appelle "faire l'amour" "aller au ciel" (Soleil, pp. 88, 90).

De nos jours, l'expression "fesses" est tellement dénuée de son sens injurieux qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, sauf lorsque la phrase qui l'enveloppe lui donne son sens injurieux. "Faut que ça soit propre comme des fesses de soeurs" (Soleil, p. 18). Ici la valeur injurieuse

de "fesses" provient de la proximité de "soeur" ("religieuse"). Si l'on avait remplacé "soeur" par le mot "bébé", la phrase ne prendrait pas sa valeur choquante. Il en va de même pour "Que le bon Dieu...te fasse pousser un chou-fleur entre les fesses et que le Diable y sème des vers à choux" (Soleil, p. 38), et pour la lune qui est "comme une hostie de grosse fesse de nonne blême" (Soleil, p. 95). C'est plutôt le mélange de religion et de sadisme qui fait ressortir le mot "fesses".

Enfin, "cul" est le mot qui revient le plus souvent, et avec le plus d'imagination.

*"cul" - (B.S.) p. 60, (Marie) p. 64, (Laura) pp. 12, 34, 89,
(Guerre) p. 40, (Soleil) pp. 40, 49.

*"trou de cul" - (Figurativement, un insignifiant, une personne de peu d'importance.) (Laura) p. 56.

*"la bouche en trou de cul de poule" - (Parler correctement) (B.S.) p. 54.

"se fendre le cul en quatre" - (Faire tout son possible) (B.S.) p. 29,
(Laura) p. 9.

*"licher le cul de quelqu'un" - (Allusion à la flagornerie, à l'obséquiosité.) (Laura) pp. 29, 119.

"une journée de cul" - (Journée où il n'y a rien de mieux à faire que de faire l'amour. Par analogie, journée désagréable dans le sens québécois.) (Laura) p. 34.

*"avoir quelque chose dans le cul" - (En avoir assez, subir un échec)
(Hosanna) p. 18.

*"avoir quelqu'un dans le cul" - (Détester quelqu'un) (Marie) p. 64.

"pogner le cul de quelqu'un" - (Tripoter) (Laura) p. 51.

"se mettre quelque chose dans le cul" - (Laura) p. 51. } (Garder quelque
 "se rentrer quelque chose dans le cul" - (Soleil) p. 123. } chose pour soi
) égoïstement.)

*"histoire de cul" - (Histoire salée, "cochonne") (Laura) p. 125.

"bas-culs" - (Façon de qualifier les Français.) (B.S.) p. 66.

Parfois, l'expression n'est pas dite, mais elle est impliquée.

"C'est pas dans le dos, que j't'les arais plantées mes aiguilles, Laura Cadieux, c'est ailleurs" (Laura, p. 113).

Les expressions précédées d'une astérisque appartiennent au français ainsi qu'au canadien français, ce qui démontre qu'elles remontent à un passé linguistique lointain.

Nous interprétons les "sacres" obscènes comme étant un défi aux bourgeois, à leurs valeurs établies, aux conventions, aux normes sociales et à la répression de la sexualité. Ce défi s'étend aussi à l'Église qui a créé la frustration en enseignant la répression sexuelle. Voici le meilleur exemple qui exprime cette frustration. "J'ai pas envie que ma fille, la seule fille que j'ai, devienne une dégénérée qui se crosse [se masturbe] avec la croix de son chapelet!" (Laura, p. 57). Tremblay s'attaque beaucoup plus vigoureusement à toutes ces conventions que Carrier, surtout dans son dernier roman. La fréquence de l'emploi de ces obscénités chez Tremblay rend sa critique d'autant plus mordante.

3 - Vocabulaire scatologique

Puisque le vocabulaire obscène est riche chez le Canadien français, il en résulte que le vocabulaire scatologique l'est aussi, étant donné qu'il existe en fonction du précédent. Cette catégorie se présente presque toujours sous une lumière négative signifiant la bassesse, l'animalité et l'indigence.

Le mot principal de ce vocabulaire est "marde" ((B.S.) pp. 12, 57, (Laura) pp. 25, 28, 37, 129, (Hosanna) pp. 58, 59, 61, 65, 73, (Guerre) pp. 79, 118) qui est l'équivalent de "merde" en français. Suivent tous les autres mots et toutes les autres expressions qui sont d'ordre excrémental.

"manger de la marde" - (En arracher) (B.S.) p. 12.

"goûter à la merde" - (Avoir des ennuis) (Duchesse) p. 91.

"se démarquer" - (Se débrouiller, s'en sortir) (Montréal) p. 16,
(Laura) p. 105.

"un gros plein de marde" - (Celui qui ne sait pas ce qu'il dit, un "gros plein de soupe" en français.) (Laura) p. 215.

"recevoir un siau de marde su'à tête" - (Subir un échec) (B.S.) p. 57.

"comme un tas de marde" - (Immobile) (Laura) p. 11.

"mettre de la marde partout" - (Créer des ennuis, "semer la merde" en français.) (Laura) p. 28.

*"mouche à marde" - (Synonyme du mot français "emmerdeur".) (Montréal)
p. 53.

"à 'marde" - (Valeur négative = "maudit") (Laura) p. 129.

"torcher ses enfants" - (Prendre soin de ses enfants.) (B.S.) p. 12.

*"crotte" - ("Marde")

*"tirer quelqu'un de sa crotte" - ("Démarder") (Montréal) p. 16.

*"rester dans sa crotte" - (Ne pas vouloir s'en sortir.) (Montréal) p. 16.

"étronne" - ("Crotte") (B.S.) p. 59.

"chier su'à tête de quelqu'un" - (Se croire supérieur à quelqu'un.)
(B.S.) p. 65.

"faire chier quelqu'un" - (Rendre jaloux, énerver.) (B.S.) p. 14,
(Hosanna) pp. 19, 24.

"aller chier" - (Une façon de dire à quelqu'un de se mêler de ses
affaires, de ne pas nous ennuyer.) (Laura) pp. 58, 89,
(Hosanna) pp. 19, 24.

*"envoyer chier" - ("Aller chier") (Laura) pp. 11, 69, 89, 116,
(Hosanna) pp. 24, 33.

*"avoir peur à en chier dans ses culottes" - (Avoir une peur affreuse qui
donne la diarrhée.) (Pièces) p. 38.

*"constipé" - (Frustré, contracté.) (Laura) pp. 128, 129.

*"pisser" - (Laura) pp. 22, 67 (7 fois), 68, 69.

"tirer une pisse" - (Synonyme de "pisser") (Laura) p. 66.

"pissat" - (Urine) (Laura) pp. 37, 68.

"pissant" - (Fâcheux, "emmerdant") (Tours) p. 33.

"pissous" - (Synonyme de "chiant") (Laura) p. 99.

"pisseuse" - (En français, "fille", en canadien français, "religieuse")
(Laura) pp. 56, 63.

*"péter" - (Soleil) p. 115.

*"des pets de poux" - (Quelque chose de valeur dérisoire.) (Soleil) p. 127.

On remarque facilement la richesse du vocabulaire scatologique.

On aperçoit aussi l'interchangeabilité des fonctions anales et des fonctions urinaires. Toutes ces formes négatives abaissent l'homme au niveau animal et lui enlèvent toute sa dignité. Ce lexique excrémental transmet la frustration que ressent le Canadien français vis-à-vis de lui-même, des autres et de sa société. Son agressivité y trouve son expression verbale.

Cependant, les formes scatologiques acquièrent parfois la valeur positive qu'elles connaissaient à l'époque de Rabelais où les grossièretés portaient un sens ambivalent et régénérateur.⁵ Voici ce qu'en dit

Robert Edouard:

⁵Mikhaïl Bakhtine, L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance, (Paris, Gallimard), p. 37.

Car la merde n'est pas seulement un excrément; c'est aussi - c'est surtout. - un engrais irremplaçable et de haute qualité. Par conséquent, si symbole il y a, c'est celui de la fécondité et de la renaissance... D'ailleurs, cette merde que vous méprisez, auriez-vous oublié que l'Éternel lui-même la considèrerait comme une nourriture parfaitement acceptable pour le genre humain? N'est-il pas dit dans le livre d'Ezéchiel que le Seigneur ordonna à celui-ci de se nourrir pendant 390 jours de pains d'orge, de froment et de millet tartinés d'excréments humains?⁶

Le Canadien français a conservé quelques-unes des expressions positives.

"fou comme d'la marde" - (Très exubérant) (Laura) p. 37.

"à'marde" - (Valeur positive = "sacré" ou "cher") (Laura) p. 129.

"ma crotte" - ("à'marde") (Hosanna) p. 55.

Cependant, les références négatives y sont beaucoup plus nombreuses. C'est encore chez Tremblay qu'on en note la plus grande variété et la plus grande fréquence. Ce serait une façon supplémentaire de s'attaquer aux bourgeois et à leurs valeurs.

C - Injures sacro-profanes

L'injure sacro-profane fait ressortir un aspect très important du langage canadien français: le flou de l'expression. Puisque le Québécois arrive difficilement à exprimer ses idées, il a recours à des formules toutes faites qui traduisent plus ou moins ses sentiments. Donc, l'idée n'est pas expliquée en détails. Nous n'en avons qu'un aperçu général. "Maudit" est le meilleur exemple pour démontrer le caractère imprécis de ces expressions.

⁶Robert Edouard, Dictionnaire des injures, (Paris, Tchou), p. 214.

"maudite marde" - (B.S.) pp. 36, 57.

"maudite guidoune" - (B.S.) p. 65.

"maudit cul" - (B.S.) pp. 17, 65.

"maudites vaches" - (B.S.) p. 69.

"maudite putain sale" - (Hosanna) p. 19.

"maudite journée de cul" - (Laura) p. 34.

"une maudite plotte sale" - (Laura) p. 113.

Dans ces exemples, la seule fonction que remplit "maudit" est de mettre en relief le mot qui suit, en prenant la signification de "espèce de" qui est dénué de tout sens. Il en va de même pour

"hostie de mule" - (Guerre) p. 87, et

"cochon de tabernacle" - (Guerre) p. 78,

où les mots soulignés ont la valeur de "espèce de".

Souvent, les expressions sacro-profanes ne veulent rien dire.

"sainte merde de mon doux Jésus" - (Guerre) p. 79.

"la terre est gelée comme de la merde de Christ" - (Guerre) p. 118.

C'est une façon de remplir le vide d'une hésitation verbale ou de compléter une expression quand on se trouve à court de mots.

L'expression "je l'ai dans le cul, le bon Dieu" (Marie, p. 64) dit très bien ce qu'elle veut exprimer.

Toutefois, dans l'expression "les ciboires, de tabarnacs, d'hosties de saint-chrêmes de chiennes sales de pisseuses, m'a toutes les tuer, les calvaires! Toute la maudite gang de trou de cuses!" (Laura, p. 56), l'idée centrale se perd parmi tous les "sacres". D'ailleurs, ce n'est pas l'idée qui compte ici. C'est plutôt le sentiment de mépris, l'agressivité verbale totale envers les religieuses, qui se substitue à la prise de conscience et à l'action directe.

Cette analyse des dérivations des "sacres" nous a donné un bref aperçu de la mentalité québécoise. Le troisième chapitre tentera d'en donner une explication détaillée des causes. Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'interpréter les "sacres" en les prenant comme point de départ. Pour le moment, nous allons continuer l'analyse linguistique de la phonétique, des variations, et de l'aspect imaginaire des "sacres" afin d'arriver au troisième chapitre où nous tenterons de donner une explication des raisons de leur usage.

CHAPITRE II

ANALYSE LINGUISTIQUE DU "SACRE"

La linguistique essaie d'établir les normes et les structures d'un parler donné. Il serait non sans intérêt de procéder à une analyse générale du "sacre" québécois pour essayer d'en découvrir les tendances linguistiques.

A - Phonétique

L'aspect phonétique de la linguistique sera très limité parce qu'il s'applique seulement aux "sacres" employés dans les oeuvres de Tremblay. Nous n'étudierons pas l'aspect phonétique des "sacres" chez Carrier parce qu'il existe un contraste entre le langage de Tremblay et celui de Carrier. Tremblay écrit en "joual", un "joual" montréalais (le "joual" est le langage québécois qui varie selon la région où l'on se trouve). Il en résulte que Tremblay n'écrit pas les mots selon l'orthographe traditionnelle lorsque la prononciation québécoise diffère de la prononciation française établie, mais selon une orthographe phonétique. Dans ses oeuvres, Tremblay tente de se rapprocher autant que possible de la langue orale. Cependant, Carrier ne recherche pas une authentique transcription phonétique comme Tremblay. Quand ce sont les personnages, et non l'auteur, qui parlent et qui pensent, le langage de Carrier consiste en une approximation de la langue orale qu'il écrit selon le bon usage.

Concentrons-nous donc maintenant sur l'analyse phonétique des "sacres" chez Tremblay.

Dans ses oeuvres, Tremblay reproduit le style et la prononciation

du québécois (du "joual"). Voici les éléments principaux qui s'en dégagent. (Toutes les références textuelles se trouvent dans le premier chapitre, ou bien, un seul exemple sera donné dans ce chapitre-ci.)

1 - Aspects de la prononciation

Étudions les changements de la prononciation qui apparaissent dans les "sacres" afin d'arriver à des conclusions générales sur le Québécois.

"vierge" —————→ "viarge"

"sacrement" —————→ "sacrament"

"tabernacle" —————→ "tabarnaca"

Ce penchant à changer le "e" en "a" surtout en présence d'un "r" est une tendance populaire présente depuis le XV^e siècle (par exemple, serment —→ sarment). Au contraire, la mode courtisane, elle, s'efforçait de changer le "a" en "e" afin de souligner la division qui existait entre la classe populaire et la classe courtisane: " "a" est populaire, "e" est plus courtisan"¹ parce que le "e" est plus doux.

"tabernacle" —————→ "tabarnaca"

"Christ" —————→ "crisse"

Deux consonnes à la fin d'un mot ont toujours créé un problème de prononciation. Après 1740, "st" final s'est prononcé "s".² Donc, la

¹T. Rosset, Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII^e siècle, (Paris, Armand Colin), p. 378.

²C. Thurot, De la prononciation française depuis le commencement

prononciation de "crisse" est correcte. "L'usage général populaire est que la consonne finale devient muette. C'était la prononciation ordinaire au XVII^e siècle."³ Selon H. Bauche, le [k] n'est pas omis aussi souvent que les autres consonnes finales. Dans "tabernacle", le "l" est éliminé mais il est peu probable que le [k] disparaisse dans l'avenir.

"calice" —————→ "câlisse" ou "câlice"

Cet exemple montre le changement du [a] qui devient [ɑ]. Cette tendance est populaire et constitue l'un des aspects de la prononciation québécoise, tout comme la terminaison "isse" dans "câlisse" et "crisse" où le "i" est détendu et se rapproche de [ɛ]. Ceci fait partie du "principe du moindre effort".⁴

"bon Dieu" —————→ "bonyeu"

"diable" —————→ "yable"

Le changement de "d" à "g" était une tendance populaire au XVI^e siècle, surtout en Picardie.⁵ Donc, "Dieu" est devenu "guieu", et "diable", "guiable". La prononciation québécoise va plus loin encore. Le "g" disparaît et il ne reste plus que le [j].

du XVI^e siècle d'après les témoignages des grammairiens, vol. II, (Genève, Slatkine Reprints), p. 100.

³T. Rosset, op. cit., p. 314.

⁴H. Bauche, Le langage populaire, (Paris, Payot), p. 64.

⁵T. Rosset, op. cit., p. 314.

"hostie" → "'stie"

Le "ho" suivi de "st" est très faible et la disparition de celui-là est inévitable puisque sa prononciation est si proche d'une hésitation.

Donc, dans tous ces exemples, nous avons tenté d'analyser brièvement la prononciation des "sacres" québécois. Nous avons vu l'origine populaire de la prononciation, et l'influence des patois français. Parlant de l'évolution du français, Rosset déclare,

on a vu que presque en tous ses détails, la prononciation moderne était théoriquement fixée dès la fin du XVII^e siècle; l'oeuvre du XVIII^e et du XIX^e siècle fut de l'imposer à tous et de faire disparaître les prononciations populaires ou provinciales qui pouvaient subsister.⁶

Ceci n'a pas été le cas pour le Canada. Isolé de l'influence de la France, le Canada français a préservé la prononciation populaire des diverses provinces françaises qui étaient représentées en Nouvelle-France.

2 - L'abondance de consonnes expressives

Le "sacre" québécois semble se distinguer par l'emploi des [k] , des "t", des "b", des "p" (les consonnes plosives), et des sons [s] et [ʃ].

Le son des consonnes plosives représente une manifestation orale de la rage impuissante symbolique de l'aliénation, de la frustration et de l'incapacité de réagir et d'agir.

"crisse", "câllice", "crucifix", "calvaire", "damné", "bâtard",
 "baptême", "bitch", "tapette", "putain", "cul", "crotte", "cochon",
 "tabarnac".

⁶T. Rosset, op. cit., p. 378.

Nous notons que les "sacres" atteignent d'autant plus de force quand la consonne plosive se trouve là où est souligné l'accent tonique, et quand il y a accumulation et répétition de consonnes plosives dans le "sacre". Le choc est la valeur principale du "sacre".

Les sons [s] et [ʃ] exprimeraient plutôt le mécontentement et la démoralisation.

"stie", "sacrament", "sacrifice", "crisse", "cochon".

On remarque cependant qu'il y a toujours un mélange des deux sortes de consonnes, ce qui implique le mélange des émotions comprises dans les deux groupes.

3 - Additions ou retranchements pour adoucir le choc

Bien que cette catégorie semble s'opposer totalement à la précédente, elle ne la contredit pas. Il faut noter que tous les "sacres" de cette section sont d'ordre religieux. Donc, de peur d'affronter Dieu directement, ou par simple force d'habitude, le Québécois modifie le "sacre" pour atténuer l'impact de l'expression de ses émotions lorsque les circonstances (la peur de Dieu, le milieu) l'exigent. Le "sacre" prend donc la valeur d'un euphémisme et perd en quelque mesure sa fonction "sacrée".

Afin d'adoucir le choc du "sacre", on en retranche une partie,

"sacré" —————> "cré" (B.S., p. 30)

"mon doux Jésus" —————> "mon doux" (B.S., p. 20)

on y ajoute une syllabe supplémentaire,

"maudite" —————> "mautadite" (exemple oral authentique)

"cibole" —————→ "cibolaque" (Marie, p. 38)

on en modifie une lettre,

"sacré" —————→ "sapré" (Laura, p. 85)

"câlice" —————→ "câline" (Tours, p. 24)

on le déforme,

"tort à Dieu" —————→ "toryeu" (Laura, p. 51)

"bon Dieu" —————→ "bonyeu" ou "bonyenne" (B.S., pp. 21,
23)

"ciboire" —————→ "cibole" (Laura, p. 89)

on procède à une refonte de deux "sacres",

"tabarnac" + "ciboire" —————→ "taboire" (Montréal, p. 56)

"calvaire" + "crisse" —————→ "calvinisse" (Laura, p. 12)*

"câlice" + "ciboire" —————→ "câliboire" (Laura, p. 17)

"toryeu" + "crisse" —————→ "torvisse" (Laura, p. 56)

(* Ici, on pourrait se demander si l'influence ne proviendrait pas du mot "calviniste", adjectif qui se rapporte à la secte anglaise et protestante que les Québécois ont appris à détester.)

ou on le change selon un mélange des méthodes précédentes.

"ciboire" → "cibole" → "cibolaque" → "simonaque" (Montréal,
p. 64)**

"maudite" → "mautadite" → "sautadite" (Laura, p. 36)

(** Nous doutons que ce mot fasse allusion dans une certaine mesure à "simoniaque" (se livrant à la simonie) bien que l'implication convienne à notre étude.)

Enfin, le "sacre" peut subir un changement radical. A partir du "sacre" originel, on forme un ou plusieurs mots nouveaux par association:

"calvaire" —————→ "joual vert" (Laura, p. 106) → "vert" (Tours,
p. 24) —————→ "noir" (Hosanna, p. 30).

Donc, puisque nous avons remarqué que le "sacre" est l'expression des sentiments et des problèmes du Québécois, on comprend pourquoi celui-ci a besoin d'une aussi grande variété.

Cette tentative d'analyse phonétique fait ressortir les tendances des "sacres" québécois. Bien que cette analyse soit assez spécifique au "sacre", elle nous donne un aperçu de la mentalité québécoise, de sa formation et de sa déformation.

B - Variations

Jusqu'ici, tous les "sacres" ont valeur d'interjection. Par ailleurs, le Québécois a su adapter tous les "sacres premiers" à plusieurs formes grammaticales.

1 - Noms

Tous les "sacres" sont employés indifféremment au masculin et au féminin.

"le crisse" (<u>B.S.</u> , p. 60)	"la crisse" (<u>B.S.</u> , p. 65)
"le vierge" (<u>Guerre</u> , p. 113)	"la viarge" (<u>Montréal</u> , p. 27)
"le ciboire" (<u>Laura</u> , p. 70)	"la ciboire" (<u>Laura</u> , p. 117)

Toutefois, il est important de noter la formation des terminaisons féminines quand le masculin ne finit pas par "e". Le masculin qui finit par "n" double cette dernière consonne et ajoute "e" afin de former le féminin:

"le cochon"	"la cochonne" (au lieu de "truie") (<u>Hosanna</u> , p. 24)
"l'étron"	"l'étronne" (<u>B.S.</u> , p. 59)

Les exemples suivants observent les règles de grammaires pour former le féminin:

"le toryeu" "la toryeuse" (Laura, p. 116)
 "le sacrament" "la sacramente" (Montréal, p. 80)

Cependant, la formation du féminin dans les deux expressions suivantes montre bien que le Québécois ignore la graphie de ces mots, tout comme "ceux" qui devient "ceuses" au féminin pluriel en "joual". Ceci reflète une certaine pauvreté d'instruction qui force le Québécois à inventer librement ses propres formes d'expressions.

"trou de cul" "trou de cuses" (Laura, p. 56)
 "le verrat" "la verrase" (Tours, p. 38)

2 - Adjectifs

Il n'y a que quatre "sacres" qui aient atteint l'état d'adjectif sans changer l'orthographe traditionnelle: "damné", "sacré", "maudit" et "cochon". D'autres adjectifs qui se forment en ajoutant un suffixe appartiennent à la catégorie des "sacres" scatologiques, dont "chiant", "pissant" et "pissous".

Cependant, il existe nombre d'expressions adjectivales qualificatives: "ses verrats de timbres" (B.S., p. 28)

"c't'une crise de folle" (Pièces, p. 61)

"câlice de folle" (Duchesse, p. 93)

"ciboire d'ignorant" (Marie, p. 89)

"un hostie de bon soldat" (Guerre, p. 88)

Mais il faut faire attention de ne pas confondre ces formes adjectivales

avec les "sacres complexes" tels que "Christ de calice de tabernacle" (Guerre, p. 108) et "maudit verrat de bâtard" (B.S., p. 9) qui ne sont pas des qualificatifs mais bien des interjections. Toutes ces expressions adjectivales qualificatives sont synonymiques et signifient "espèce de". Ce qui varie, c'est l'intensité de l'énoncé parce que cela dépend du choc du "sacre" choisi.

On remarque donc qu'il est possible de créer une expression adjectivale qualificative à partir de n'importe quel "sacre".

3 - Verbes

Les seuls "sacres" religieux employés comme verbes dans les oeuvres sont:

- I a) "s'en crisser" - (s'en moquer, "s'en foutre", s'en ficher)
(B.S., p. 66), (Duchesse, p. 71)
- b) "se crisser" - (se lancer, se ruer, se précipiter)
(B.S., p. 60)
- II a) "s'en sacrer" - (s'en moquer, "s'en foutre", s'en ficher)
(B.S., p. 10), (Pièces, p. 62)
- b) "se sacrer" - (se lancer, se ruer, se précipiter)
(B.S., p. 56)
- III a) "s'en maudire" - (s'en moquer, "s'en foutre", s'en ficher)
(Cette forme du verbe ne se trouve pas dans les oeuvres mais elle est présente dans le langage parlé.)
- b) "se maudire" - (se lancer, se ruer, se précipiter)
(B.S., p. 45)

Ces trois groupes de verbes synonymiques perdent toute connotation reli-

gieuse bien que la racine provienne du vocabulaire sacré. Il y existe un quatrième exemple dans cette catégorie qui mérite une analyse individuelle.

IV a) "viarger" - (se lancer, se ruer, se précipiter)

(Pièces, p. 29)

b) "déviarger" - (élever un enfant) (Marie, p. 52)

Le premier verbe crée une image assez pittoresque qui provient du mot "vierge". Le deuxième concerne l'éducation que doit recevoir un enfant, une éducation où l'on doit habituer celui-ci à un monde cruel dans lequel il doit perdre sa candeur et son innocence afin de survivre.

Les "sacres" péjoratifs possèdent des formes verbales, mais celles-ci ne sont pas écrites dans les oeuvres. Dans la tradition orale, il existe "chierner" et "vacher" qui veulent dire "se reposer" ou "ne rien faire". Encore une fois, tout le contexte péjoratif disparaît dans ces mots, même si la racine des verbes y fait allusion.

Cependant, les "sacres" scatologiques sont nombreux et retiennent leur vraie signification dans les formes verbales en plus d'y ajouter un sens figuré. "Chier" et "pisser" ont une signification littérale, ainsi qu'imagée. L'emploi du verbe "se démarder" (se débrouiller, s'en sortir, Montréal, p. 16) est très à propos, puisque plusieurs Québécois décrivent leur condition sociale comme celle de quelqu'un qui est "dans'marde jusqu'au cou", expression qui revient sans cesse chez Tremblay. La liste des verbes scatologiques se termine par tous les verbes à construction causative que nous avons étudiés dans l'analyse des dérivations scatologiques; par exemple, "envoyer chier", "aller chier", etc.

4 - Adverbes

A partir des "sacres", il n'y a que deux adverbes qui se forment selon les règles de la formation des adverbes :

"maudit" —————> "mauditement" (Pièces, p. 40), (Soleil, p. 64),
(Laura, p. 106)

"sapré" —————> "saprement" (Hosanna, p. 63)

Ces deux adverbes signifient "très" ou "bien" et ne sont employés qu'avec un adjectif ou un autre adverbe pour souligner ceux-ci.

Mais on peut former une locution prépositionnelle en employant "en" suivi d'un "sacre" religieux.

"en crisse" (Pièces, p. 23)

"en ciboire" (Montréal, p. 83)

"en cibole" (Laura, p. 129)

"en calvaire" (Laura, p. 26)

"en maudit" (Tours, p. 41)

"Verrat" et "bâtard" sont les deux seuls "sacres" qui ne sont pas d'ordre religieux employés de la même façon: "en verrot", "en bâtard". Nous avons vu dans le premier chapitre que "verrot" est le seul "sacre" parmi le vocabulaire péjoratif qui pourrait être substitué par l'un des "sacres" religieux. Il en va de même pour "bâtard" qui appartient au vocabulaire obscène.

Toutes ces expressions sont synonymiques. Elles signifient "fâché" quand elles remplissent la fonction d'un adjectif-prédicat ("Je suis en calvaire" = "je suis fâché") et "très", "beaucoup" ou "bien" quand

elles modifient un nom, un adjectif ou un verbe (j'étais malade en hostie" = "j'étais très malade", "je te déteste en maudit" = "je te déteste beaucoup").

Il existe aussi des intensificateurs ou des renforcements adverbiaux:

"mon Dieu que!..." (B.S., p. 15)

"bonyeu que!..." (Pièces, p. 38)

"maudit que!..." (Laura, p. 27)

"baptême que!..." (Floralie, p. 13)

Tous les "sacres" religieux peuvent former des intensificateurs adverbiaux. Mais dans le vocabulaire péjoratif et obscène, "verrat" et "bâtard" sont les seuls que l'on puisse employer ici ("verrat que!..." (qui existe mais qui n'est pas employé dans les oeuvres) et "bâtard que!..." (B.S., p. 60)). Il en a été de même pour les "sacres" qui formaient des locutions prépositionnelles. Tous ces renforcements adverbiaux veulent dire "ce que". Le "ce" est souligné en le remplaçant par l'un des "sacres" (par exemple, "maudit que je suis tanné!" = "ce que je suis tanné!").

Dans cette étude des variations des "sacres", nous avons tenté de démontrer les nombreuses possibilités de transformation des "sacres" que le Québécois manie aisément. La fonction grammaticale du "sacre" n'est pas restreinte. Au contraire, ses variations se prêtent facilement à l'interchangeabilité. Toutefois, on pourrait tout aussi bien avancer le contraire. Ces expressions, qui ont souvent plusieurs équivalents, forment la base d'une grammaire trop catégorique et trop limitée. De ceci, il découle une certaine paresse d'expression, une négligence du bon usage du français. Faute de connaître l'expression française exacte de ses émo-

tions, le Québécois s'appuie mécaniquement sur l'une des expressions toutes faites, sans pouvoir différencier les niveaux de sa pensée et de ses sentiments. Donc, on remarque l'ambivalence des variations: d'une part, l'imagination et la flexibilité du québécois, d'une autre part, la pauvreté et la répétition de son expression.

C - Aspects imaginatifs

Bien que les "sacres" québécois soient souvent assez élémentaires et répétitifs (par exemple, "Hosties d'hosties d'hosties" (Floralie, p. 58) et "Toute ta tabarnac de vie à faire la même tabarnac d'affaire en arrière de la même tabarnac de machine!...tu fais partie de ta tabarnac de machine!" (Marie, p. 63), où le sentiment de frustration est d'ailleurs évident) le Québécois démontre de plusieurs façons son pouvoir imaginatif en ce domaine. La manière dont il s'exprime est parfois tellement subtile qu'il est difficile d'envisager l'expression comme "sacre" tant l'humour y est inscrit.

1 - Images

Le Québécois se sert souvent de comparaisons et de métaphores dans son langage parlé pour expliquer ce qu'il veut dire d'une façon concrète et imagée. Les comparaisons et les métaphores qui contiennent des allusions religieuses, péjoratives, obscènes et scatologiques sont celles qui nous intéressent ici.

Allusions religieuses

1. (Laura, p. 127) "Ça [faire l'amour] me fait dormir comme une vraie

Tous les soulignements de la section C sont les nôtres.

- Madeleine". (Marie-Madeleine, prostituée du Nouveau Testament convertie par le Christ (Luc 7:36-50))
2. (Laura, p. 111) "Un docteur, on est pas obligé d'attendre ça comme les derniers sacrements, sacrement!" (c'est-à-dire, le sacrement de l'Extrême-Onction que l'on reçoit avant de mourir.)
 3. (Laura, p. 111) "A trouve qu'y sent le bénitier." (se donner l'air d'une personne religieuse un peu efféminée)
 4. (Laura, p. 128) "Y sent le curé à vingt-cinq pieds." (même allusion que la précédente.)
 5. (Guerre, p. 25) "Il y en [de la neige] a plus que d'hosties dans tous les tabernacles." (c'est-à-dire, la neige est abondante.)
 6. (Guerre, p. 32) "tu ressembles à une sainte Vierge tournée à l'envers." (synonymique de "tu ressembles à un cul".)

Allusions obscènes

1. (Soleil, p. 93) "Le ciel, il y en a pas. Fas plus que j'ai des tétons." (C'est un homme qui parle.)

Allusions scatologiques

1. (Guerre, p. 118) "La terre est gelée comme de la merde de Christ." (Cette expression ne signifie rien sauf "dure".)
2. (Laura, p. 128) "Y'aurait moins l'air constipé de par en avant." (Il n'aurait pas l'air si frustré.)

3. (Laura, p. 129) "Ses soeurs, c'est toutes des constipées comme vot' Blanchette à'marde." (Même signification que 2.)

On voit que la fréquence de ces images apparaît surtout chez Carrier. Tremblay a commencé à s'en servir seulement dans son dernier roman. La langue parlée ne se prête pas facilement à l'abstraction. Donc, ce recours imaginaire aide le Québécois à varier l'expression de ses idées de la façon la plus simple. On remarque que ces comparaisons et métaphores reposent surtout sur des connaissances religieuses. On a déjà vu que le Québécois sait s'exprimer sur le plan religieux puisqu'il a été "imbibé" de religion.

2 - Phrases bibliques ou liturgiques

Comme tous les bons Québécois qui ont bien appris leur catéchisme, les protagonistes de nos oeuvres savent inclure des phrases bibliques et liturgiques dans leurs conversations.

1. (Montréal, p. 29) "Hosanna, au plus haut des cieux!" (Mona-Lisa se moque de Rose-Anna qui vient de transformer son nom en Hosanna à cause de l'influence d'un vieux Juif.)
2. (Montréal, p. 63) "Le sermon sur la montagne." (Cette expression s'adresse à celui qui nous donne des conseils en prenant l'air d'un connaisseur.)

Dans ce dernier exemple, "Seigneur, rendez mon coeur semblable au vôtre!" (Duchesse, p. 85), l'emploi inconscient de telles phrases est évident. Les deux pages qui suivent cette exclamation font ressortir

le vocabulaire biblique que le Québécois a appris par coeur, et souvent de force.

"c'est divin" (Duchesse, p. 85), "mes brebis", "ce miraculeux liquide", "première communion" (Duchesse, p. 86).

On rencontre ces formes d'expressions chez Tremblay. Cependant, Carrier préfère se servir de déformations de prières pour montrer que cette religion a été apprise mécaniquement et sans compréhension. L'ironie de Carrier, bien que profonde, provoque le rire.

1. (Guerre, p. 49) "Que le Seigneur des fidèles défait les lunes en paix dans la lumière du paradis." La véritable oraison est la suivante: "Que le Seigneur des fidèles défunts les unisse en paix dans le royaume du paradis."
2. (Guerre, p. 49) "Je vous salue Marie, pleine et grasse, le Seigneur avez-vous et Bénédicte et toutes les femmes et le fruit de vos entailles, Albanie." Le Je-vous-salue-Marie commence par "Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni."
3. (Guerre, p. 110) "Au fond, tu m'abîmes, Seigneur, Seigneur..."
 Cette déformation, prononcée par Bérubé, exprime le complexe d'infériorité québécois. La véritable prière, "Au fond de l'abîme, Seigneur", est une expression d'espoir, tandis qu'ici, le lapsus de Bérubé démontre le désespoir et l'aliénation.

Bien que ces déformations soient inconscientes, il est nécessaire de les classer comme blasphématoires. Les déformations nous rappellent

la critique du Frère Untel qui a soulevé le problème de l'instruction au Québec et le manque de compréhension selon les versions du "O Canada!" qu'il a reçues de ses étudiants. Citons ici quelques vers pour donner une idée du manque de compréhension total.

Au Canada
 Taire...
 de nos ailleux...
 ton front est sein de flocons...
 car ton corps, c'est porter l'épée...
 Il s'est porté la croix...
 ton histoire est tu épopée
 Des plus brillantes histoires...
 Et cavaleurs...
 De voir trembler...
 Protégera ton foyer et ton bras"⁷

Le Frère Untel ajoute: "Taire de nos ailleux a peut-être un sens caché. Et cavaleurs de foi tremblée, serait-ce nous?"⁸

3 - Invocations à Dieu

Les invocations à Dieu se présentent souvent sous forme de défi. C'est un moyen indirect de s'adresser à Dieu en osant douter de son existence ou en s'attaquant à sa passivité.

1. (Laura, pp. 23-4) "j'ai jamais demandé au bon Dieu de m'envoyer des monstres!"
2. (Laura, p. 53) "y'ont les "gros" le bon Dieu de leu' bord!"
3. (Laura, p. 53) "si c'est le bon Dieu qui leur's'a suggéré de se déguiser de même, laissez-moé vous dire qu'y'a pas grand goût pour l'habillement, oubedonc qu'y connaît rien aux femmes!"

⁷Frère Pierre-Jérôme, f.m.s., Les insolences du Frère Untel, (Montréal, Les Éditions de l'homme) pp. 33-34.

⁸Ibid., p. 34.

4. (Laura, p. 68) "Faut croire qu'y'a pas de bon Dieu pour les gros, hein..."
5. (Floralie, p. 155) "Je suis pauvre comme le bon Dieu veut que les Canadiens français le soient."
6. (Floralie, p. 10) "Le bon Dieu mettra jamais les pieds sur ma terre pour m'aider à essoucher."
7. (Guerre, p. 25) "Je veux que Dieu change ma mère en cheval à tête de vache si j'ai jamais vu autant de neige dans toute ma vie."

De tous ces exemples, nous pouvons tirer les conclusions suivantes. Le Québécois sent l'injustice de son Dieu, ce Dieu vengeur qui semble prendre le parti des puissants. En même temps, cette conception le rend tout à fait résigné. Il accepte son sort aveuglément et se révolte dans la parole uniquement. Il ne joint aucune action à ses mots.

4 - Invention

Enfin, il y a la catégorie de l'invention où les "sacres"

a) créent l'humour,

"-Qu'est-ce que tu veux, petit Christ?"

"-J'suis pas un petit Christ, répond Philibert. Moi, j'suis un petit ciboire." (Soleil, p. 48)

"Votre parfum y s'appelle-tu Sueurs du Christ?" (Laura, p. 111)

b) forment la base d'un concours de "sacres" qui est sensé prouver la virilité du "sacreur",

La terre est gelée comme de la merde de Christ...

"-Tu as raison, fils, la terre est dure comme du Saint-Chrême"

gelé.

- La terre est dure comme un noeud dans le bois du Crucifix.
- La terre est dure comme le matelas du Pape...
- Fils, écoute-moi. Maintenant tu es un homme. Tu sais parler comme un homme. (Guerre, pp. 118-119)

c) laissent l'imagination parcourir librement toutes ses possibilités.

"bout de crisse." (Laura, pp. 56, 116)

"bout de bon Dieu à l'oignon" (Soleil, p. 70)

"Calice de ciboire d'hostie! Christ en bicyclette sur son Calvaire!" (Guerre, p. 77)

"Maudit wagon de Christ à deux rangées de bancs, deux Christ par banc!" (Guerre, p. 108)

Ce dernier exemple semble trop exagéré, mais selon Guy Robert, ces formes existent. Il en fournit une preuve: "des krisses quatre de front par rangées de douze jusqu'à demain matin à l'heure de la grand'messe (sacre oral provenant d'un militaire légèrement anticlérical)"⁹

On remarque que Carrier a beaucoup plus d'imagination que Tremblay (avant la parution de Laura) en ce qui concerne ces structures complexes. Mais cela ne veut pas dire que la critique de Carrier soit plus sévère que celle de Tremblay. C'est que les deux auteurs décrivent un milieu différent: Carrier fait parler le milieu rural, Tremblay celui de la couche populaire de Montréal.

Dans ce chapitre, nous avons tenté d'analyser la linguistique des "sacres" en étudiant leur phonétique, leurs groupements, leurs variations et leurs aspects imaginatifs. Au lieu de relever tous les exemples possibles, nous avons essayé de choisir les meilleurs afin de

⁹Guy Robert, op. cit., p. 66.

réduire une analyse qui aurait été trop longue pour cet ouvrage. Ce chapitre ne forme qu'une partie de l'analyse des "sacres". Dans le premier chapitre, nous avons soulevé quelques thèmes qui forment une sorte d'introduction au troisième chapitre où nous nous prêterons à l'étude socio-historique, religieuse et politique des "sacres" d'après les oeuvres.

CHAPITRE III

POURQUOI TANT DE "SACRES"

L'abondance des "sacres" chez le Québécois n'a pas de motivation unique. Ce phénomène se présente d'une façon complexe. C'est en étudiant les circonstances historiques et religieuses qui ont amené le Québécois à user du "sacre", et en faisant une analyse du rapport entre le "sacre" et le "joual" pour appuyer l'étude historique et religieuse que nous tenterons d'établir une comparaison entre le véritable milieu québécois et celui qui nous est décrit dans les oeuvres de Tremblay et de Carrier. Dans cette analyse, nous ne nous intéresserons qu'aux "sacres" qui ont une valeur significative en ce qui concerne le mépris de soi, l'aliénation, la frustration, le sentiment d'infériorité, bref, toutes les attitudes négatives qui minent le Québécois. Les "sacres" des "concours de sacres", des réactions de surprise et d'étonnement et ceux du "sacreur chronique", qui n'ont pas cette valeur négative, seront donc en grande partie exclus de cette étude.

A - Étude historique

Nous analyserons brièvement les événements principaux de l'histoire du Québec en tenant compte des aspects d'ordre politique, religio-historique, socio-culturel et économique. Il serait impossible d'isoler ces différents aspects à cause de leur interaction si étroite. Cette étude nous semble indispensable parce que c'est en retournant aux faits historiques que nous arriverons à comprendre l'état d'esprit et les problèmes du Québécois à travers les "sacres".

Car, ces jurons et ces blasphèmes, si l'homme du peuple les profère avec cette regrettable facilité, c'est qu'il ne sont pour lui qu'un signe ou qu'une traduction habituelle de ses émotions. Mais chez nous [c'est l'homme instruit qui parle ici], ils éveillent, aussitôt qu'entendus, toute une série d'images bien autrement déplaisantes qu'eux-mêmes; ils nous transportent avec eux dans leur milieu d'origine.¹

Citons Gilles Lefèbvre qui explique d'une façon encore plus précise pourquoi cette analyse historique s'avère indispensable. "Notre langue dont le sacre est un élément porte les marques, les blessures de nos combats, de nos ambivalences, de notre instabilité, bref, de nos traumatismes."²

A notre avis, l'étude historique doit distinguer quatre époques différentes afin qu'on puisse comprendre le développement de la mentalité québécoise:

- 1 - l'époque 1534-1759 - de la colonisation de la Nouvelle-France à la conquête anglaise,
- 2 - 1759-1867 - de la conquête anglaise à la confédération,
- 3 - 1867-1959 - de la confédération à la révolution tranquille, et
- 4 - 1960-le présent - la révolution tranquille en évolution.

1 - 1534-1759

A partir de la colonisation de la Nouvelle-France jusqu'à la

¹Jean Borie, "La bête humaine", Zola et les mythes ou de la Nausée au salut, (Paris, Editions du Seuil), p. 44.

²Gilles Lefèbvre, "L'étude de la culture; la linguistique", Recherches sociographiques, vol. III, nos. 1-2 (janvier-août 1962), p. 247.

conquête anglaise, l'Église catholique établit les fondements du pouvoir étendu qu'elle a conservé jusqu'à très récemment et se pose comme centre de chaque groupement social (famille, paroisse, province).

La Nouvelle-France est une théocratie où le clergé exerce son pouvoir dans le domaine religieux, politique et scolaire. D'ailleurs, la mission principale de la colonisation est de propager le catholicisme. En 1663, la ville de Québec compte 150 religieux parmi sa population de 500 habitants.³ François de Laval-Montmorency, symbole de l'autorité et du pouvoir de l'Église dans la Nouvelle-France, fonde les bases de la théocratie. Le fait qu'il force la France à rappeler trois gouverneurs, dont Talon, montre bien l'emprise qu'il a dans le domaine politique. La paroisse coloniale seule est responsable de l'organisation religieuse, politique et scolaire dans cette région agricole où la majorité de la population française est paysanne selon une structure féodale. Donc, cette première époque marque l'enracinement profond de l'Église et attribue aux Français une vocation paysanne et apostolique.

2 - 1759-1867

Cette époque marque l'ère de la survivance des Français en dépit des tentatives d'assimilation et de mise en minorité proposées par les "conquérants". Les efforts des Canadiens français pour augmenter la population, pour maintenir leur langue, leur religion et leurs droits

³Mason Wade, The French Canadians 1760-1967, vol. I, (Toronto: MacMillan of Canada, 1968), p. 16.

(taux de natalité élevé, Acte de Québec de 1774, Rébellion de 1837) malgré l'opposition de la part des Canadiens anglais (Acte Constitutionnel de 1791, Royal Institution de 1801, Rapport Durham) montrent que la préoccupation principale du Canadien français sera maintenant de préserver sa culture dans un milieu peu favorable à son épanouissement. Le complexe d'infériorité et le sentiment d'aliénation commencent à pénétrer le caractère du Québécois. Il se demande s'il a été conquis par l'Angleterre ou abandonné par la France. Il n'a aucune représentation dans le gouvernement jusqu'en 1834 où les Canadiens français, qui forment 5/6 de la population du Bas-Canada, n'acquièrent que 47 postes gouvernementaux parmi les 194 qui existent.⁴ Le pourcentage de Québécois illettrés augmente puisque le gouvernement accorde son appui financier seulement aux écoles publiques, non pas aux écoles catholiques. Le gouvernement encourage l'immigration anglaise afin d'assimiler le Québécois et de créer une majorité anglaise. Enfin, on accuse le clergé canadien français de maintenir ses fidèles dans l'ignorance afin d'avoir une plus grande emprise sur eux, ceci en encourageant le travail sur la terre, en conservant et en augmentant la dépendance de "l'habitant" vis-à-vis de l'Église. Le haut clergé défend parfois la cause anglaise pour des raisons d'ordre financier ou politique. Par exemple, en 1812 l'Angleterre porte le salaire de l'Evêque de Québec à £ 1,000 comme récompense de sa loyauté.⁵ La révolution commerciale qui commence en 1763 sera stimulée par les investissements anglais, et le Canadien français moins fortuné,

⁴Mason Wade, op. cit., p. 47.

⁵Ibid., p. 115.

du moins celui qui ne travaille pas la terre, est forcé de se soumettre à un patron anglais.

Plusieurs faits émergent de cette époque. Le Canadien français ne subit pas l'assimilation bien qu'on lui ait accordé quelques concessions afin de garantir sa loyauté pendant la révolution américaine (1776) et aussi parce qu'il représente la majorité démographique. En somme, sa résistance n'est que passive.⁶ Cependant, la confédération ne met pas fin à toutes ces difficultés. Au contraire, elle intensifie les conflits qui ont pris racine auparavant.

3 - 1867-1959

La confédération assure une majorité anglaise puisqu'elle isole le Canada français dans une association de provinces anglaises. Tout comme Laval a marqué l'époque de la colonisation, Maurice Duplessis représente le paternalisme, le "tribal nationalism"⁷ et le "narrow, inward-looking protectionism"⁸ caractéristiques de toute cette époque. C'est encore une ère de stagnation et non d'évolution. Le pouvoir économique appartient aux Anglais, canadiens et américains, tandis que le peuple québécois demeure essentiellement agricole. L'Église, toujours dogmatique et inflexible, garde le peuple dans l'ignorance pour maintenir

⁶Michel Brunet, French Canada and the early Decades of British rule 1760-1791, (Ottawa: The Canadian Historical Association, 1968), p. 6.

⁷F. H. Underhill, The Image of Confederation, (Toronto: Hunter Rose Co., 1970), p. 48.

⁸Ibid., p. 63.

le pouvoir qu'elle partage avec l'Etat. Le niveau d'instruction est pauvre. L'extrait suivant, tiré d'un sermon de prêtre en 1897, nous donne un aperçu de l'instruction.

Pour moi, je ne crains pas de le dire. Si j'étais absolument forcé de choisir pour un enfant, entre savoir prier et savoir lire, je dirais: "Qu'il sache prier. Car prier, c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de Celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté".⁹

Ce n'est qu'à l'arrivée au pouvoir de Jean Lesage (1960-1966) que la survivance québécoise cède à l'épanouissement de la province du Québec.

4 - 1960-le présent

Le sens d'identité récemment perçu représente l'acquisition la plus marquante de cette époque. La devise du Québec, le "je me souviens" du régime français qui a prévalu jusqu'en 1960, est substituée par le "on a finit de taponner"¹⁰ de Claude Morin, Député-Ministre des Affaires fédérales-provinciales sous le gouvernement de Lesage. (Voir aussi les expressions courantes de même sens: "Le printemps du Québec", "Égalité ou Indépendance", "Vous êtes pas tannés, bande de caves".)

Jean Lesage, Premier Ministre du Québec (1960-1966) marque en quelque sorte le réveil du Québécois. Parmi ses réformes les plus importantes, on compte la sécularisation de la politique, la formation

⁹[Anonyme] . Bibliothèque canadienne française. Montréal: s.l., s.d..

¹⁰D. V. Smiley, The Canadian Political Nationality, (Toronto: Methuen Publications, 1967), p. 80.

d'un ministère des affaires culturelles, l'établissement de l'éducation politique populaire et une plus grande participation économique du Québec dans la confédération. Les Québécois commencent à prendre conscience de leur identité, ils n'acceptent plus aussi aveuglément les traditions de leur passé et ils passent du "moyen âge" québécois à l'époque moderne. Au lieu de se mépriser, ils s'acceptent en tant que Québécois, voire, ils sont fiers d'être Québécois. L'usage extensif du "sacre" reflète la prise de conscience du Québécois de sa spécificité.

B - La religion

Nous venons de voir le rôle important qu'a joué l'Église catholique dans la vie québécoise jusqu'aux années récentes. Il est indispensable d'étudier les modalités du catholicisme québécois afin de comprendre la mentalité québécoise.

Le catholicisme québécois est un jansénisme ultramontain. Le jansénisme représente un mouvement religieux austère où seuls ceux prédestinés à obtenir la grâce de Dieu vont au ciel. Cette variation du catholicisme comporte une base de stoïcisme qui a contribué à créer chez le Québécois un complexe d'infériorité et un penchant à la résignation. Le Québécois a toujours accepté son sort sans essayer de l'améliorer. "Je suis pauvre comme le bon Dieu veut que les Canadiens français le soient".¹¹ D'ailleurs, seule la vie de l'au-delà était valorisée. Nous n'avons qu'à lire le sermon des deux curés dans les oeuvres de Carrier

¹¹Roch Carrier, Floralie, où es-tu?, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1969), p. 155.

pour avoir une idée générale de ce jansénisme québécois.

Vous n'aimez pas Dieu, mes frères, car vous aimez les femmes, les alcools qui rendent l'homme semblable à la bête, et vous aimez les danses perverses où le Diable est parmi vous. Dieu veut que vos âmes aiment le spirituel et haïssent le matériel. Or, mes frères, vous aimez trop ce que vous pouvez toucher, ce que vous pouvez voir, ce que vous pouvez goûter. Nous pourrions dire que Dieu a créé l'âme tandis qu'il a laissé au Diable de créer le corps et les sens. Je vous vois, je vois le sceau que la griffe du démon a inscrit sur votre front. Jetez-vous à genoux et priez. Le pied de Dieu est sur votre tête et seuls un regret extrême, la confession et la pénitence ont empêché son pied de s'appesantir et de vous écraser comme jadis la mère de Dieu écrasa la tête du serpent. ¹²

Ce sermon du Père Nombrillet est identique à celui du curé dans La guerre, yes sir!.

Mes frères, n'oubliez jamais que nous vivons pour mourir et que nous mourons pour vivre.

Ce temps si court d'une vie terrestre, ce temps court est beaucoup trop long puisque nous avons le temps de nous y damner plusieurs fois. Prenons garde qu'un jour, le Christ ne se lasse de mourir pour effacer, laver nos consciences; prenons garde que, voyant le déluge de nos péchés, il ne déverse sur vos têtes, mes frères, le feu de l'enfer comme, par la main de son prêtre, il avait versé sur vos têtes l'eau sainte du baptême... Dieu tout-puissant et immensément parfait, ne saurait tolérer l'imperfection même vénielle... Dieu me permet de savoir que plusieurs parmi vous, blasphémateurs, impudiques, fornicateurs, violateurs du sixième commandement de Dieu qui défend les fautes de la chair, ivrognes, et vous, femmes qui refusez les enfants que Dieu voudrait vous donner, femmes qui n'êtes pas heureuses des dix enfants que Dieu vous a confiés et qui refusez d'en avoir d'autres, femmes qui menacez par votre faiblesse l'avenir de notre race catholique sur ce continent, je sais que sans le Christ qui meurt tous les jours sur cet autel lorsque je célèbre la sainte messe, je sais que vous seriez damnées. ¹³

¹²Roch Carrier, op. cit., p. 164-165. Nous soulignons.

¹³Roch Carrier, La guerre, yes sir!, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), pp. 115-117. Nous soulignons.

Une suite de phrases rhétoriques et de clichés constitue ces deux sermons. Cependant, on ne pourrait pas dire qu'ils soient une exagération littéraire de la part de Carrier. Les romans de Claire Martin et de Marie-Claire Blais, ainsi que ceux de Tremblay, confirment qu'il s'agit d'une traduction véridique de la religion au Québec, une religion qui a prêché la méfiance de tout ce qui est progressiste et non-catholique, la peur de vivre, celle d'aimer, la résignation totale face au sort.

Religion

On peut se demander pourquoi les Québécois acceptaient cette religion. L'aspect ultramontain entre en jeu ici. L'ultramontanisme affirme la primauté du Pape sur l'autorité de l'Etat. Cette doctrine s'oppose au gallicanisme de France. Ceci s'explique par l'émigration au Québec des ultramontains qui ne voulaient pas prêter serment à la constitution civile du clergé et des curés qui sont arrivés pendant la révolution française. Donc, comme nous l'avons vu dans l'étude historique, l'Église exerçait une forte autorité tout au long de l'histoire du Québec parce que le haut clergé appartenait à la classe dirigeante. Elle était assurée de la dépendance des Québécois au début de la colonisation parce qu'elle assumait un rôle spirituel et un rôle temporel; le curé, souvent le seul homme lettré de la paroisse, cumulait les fonctions de notaire, d'avocat, de chef temporel. Dans la deuxième époque historique, l'Église a su maintenir son rôle.

More even than the royal power she [l'Église] shaped the character and the destinies of the colony...The royal government was transient; the Church was permanent. The English conquest shattered the whole apparatus of civil administration at a blow, but it left her untouched.¹⁴

¹⁴Mason Wade, op. cit., p. 37 citant F. Parkman, The Old Regime in Canada, (Boston, 1899), II, 203.

Enfin, puisque la société québécoise a longtemps été une société agricole, il a été facile pour l'Église de contrôler ses actions et ses pensées. La société était peu instruite et se fiait totalement à l'Église. Donc, celle-ci gouvernait avec une sorte de dictature inflexible, dogmatique et réactionnaire, où la plus sévère punition était l'excommunication. Citons Underhill qui forme un jugement sur le rôle qu'a joué l'Église dans l'histoire du Québec. "The Catholic, ultramontane theocracy of Quebec was simply an obstacle in Canada to the progress of modern, liberal, democratic civilization".¹⁵

Maintenant, nous allons analyser les oeuvres de Tremblay et de Carrier à la lumière des deux études précédentes de ce chapitre afin de voir quand et pourquoi le Québécois "sacre".

C - L'emploi des "sacres" dans les oeuvres

L'usage des "sacres" dans la littérature québécoise n'est pas récent. Déjà, dans les années 1897-1917, Albert Laberge s'en sert dans son roman, La scouine¹⁶ et il fait souvent référence aux personnages qui "profèrent des litanies de jurons"¹⁷ et qui "vomissent une litanie d'horribles blasphèmes".¹⁸ Philippe Fanneton dans Trente arpents emploie

¹⁵F. H. Underhill, op. cit., p. 29.

¹⁶Albert Laberge, La scouine, (Montréal: Les Éditions de l'actuelle, 1972). (Voir "maudit" p. 111, "Sainte Vierge" p. 110, "Seigneur" p. 113, "cré" p. 47, "le cochon!" p. 79.)

¹⁷Ibid, p. 56.

¹⁸Ibid, p. 112.

aussi des "sacres" tels que "batêche". Mais l'abondance et la variété des "sacres", ainsi que les raisons pour lesquelles on les emploie, distinguent la littérature québécoise moderne de la littérature précédente. Auparavant, les "sacres" étaient peu nombreux et atténués. On s'en servait soit pour donner à l'oeuvre une "saveur" québécoise, soit pour manifester la colère. De nos jours, la nouvelle vague d'écrivains québécois, ceux des années '60 et '70, engagés, soucieux de l'identité québécoise et des problèmes du Québec, a commencé à se servir des "sacres" comme du "joual" pour intégrer le peuple à l'oeuvre, pour créer une oeuvre littéraire plus fidèle à la réalité québécoise et pour se dépouiller des rancœurs et des complexes québécois en les nommant. Ajoutons que l'exposition des problèmes québécois prend aussi une valeur universelle; après tout, le Québécois vit dans un monde moderne où il ressent toutes les répercussions de l'existence qu'il implique.

Nous allons maintenant analyser le milieu et la vie des protagonistes de nos oeuvres. Notre intention n'est pas d'établir un contraste entre Tremblay et Carrier, mais nous allons nous servir de ces deux auteurs et montrer leur complémentarité pour faire ressortir d'une façon plus ample les idées exposées jusqu'ici.

1 - Tremblay

Dans les oeuvres de Tremblay, l'intrigue se passe presque toujours à Montréal. Si elle se passe ailleurs, comme c'est le cas dans La Duchesse de Langeais, le personnage demeure toutefois un produit du milieu québécois que décrit Tremblay. Puisque Tremblay est né et a été élevé dans l'Est de Montréal, il connaît bien cette couche populaire

issue de l'histoire québécoise qui l'a desservie, comme l'exprime brutalement Carmen dans A toi, pour toujours, ta Marie-Lou. "On peut ben être dans'marde jusqu'au cou."¹⁹ Cette classe ouvrière est toujours celle qui fait ressortir et qui reflète, dans la plus grande mesure possible, les problèmes d'une société. Elle est la dernière couche à prendre conscience de sa situation sociale et à pouvoir l'améliorer, bien que tragiquement elle représente la majorité des Québécois.

Presque tous les personnages des oeuvres de Tremblay appuient les idées de la génération des Québécois d'avant 1960. Ils ne peuvent pas, ou ne veulent pas prendre conscience de leur identité. Cuirette exprime l'attitude que prend Hosanna vis-à-vis de la réalité pour illustrer celle des Québécois. "Tu règles toujours toute d'la même façon, toé! T'envoyes toute chier!"²⁰ La révolte qui ouvre le chemin vers la libération n'est pas présente chez le Québécois. Il accepte son sort sans le remettre en question. "Moé, j'mange d'la marde, pis j'vas en manger toute ma vie!"²¹ "Ben souffre, ma sacrament. C'est de ta faute! Paye, ma câlice, paye!"²² Le fait que les personnages refusent de communiquer l'un avec l'autre en est une preuve supplémentaire. "Ouvre le châssis, ouvre la porte, ouvre le sofa, fais tout c'que tu voudrais, mais cibole, farmes-toé, tu

¹⁹Michel Tremblay, A toi, pour toujours, ta Marie-Lou, (Montréal: Leméac, 1971), p. 59.

²⁰Michel Tremblay, Hosanna, (Montréal: Leméac, 1973), p. 24.

²¹Michel Tremblay, Les Belles-Soeurs, (Montréal: Holt, Rinehart et Winston Itée, 1968), p. 12.

²²Michel Tremblay, Deux Pièces, (Montréal: Leméac, 1970), p. 93.

m'énarves!"²³ Les personnages ne peuvent même pas communiquer avec eux-mêmes. Bien qu'Hosanna soit un homme, quand il se regarde dans le miroir il se voit femme. "Tu fais jamais l'homme devant ton grand crisse de miroir, jamais! Pis quand on est couché aussi, tu continues à faire la femme."²⁴ Le Québécois ne se voit pas comme il est. Ces attitudes qu'il prend sont le résultat des influences de sa religion austère, masochiste et autoritaire, et de l'histoire québécoise, l'histoire d'un groupe minoritaire, aliéné, dépossédé, peu instruit.

On est juste des p'tits engrenages dans une grande roue...Pis on a peur de se révolter parce qu'on pense qu'on est trop p'tits... Mais si y'a un engrenage qui pète, la roue va peut-être bloquer... On sait jamais, d'un coup qu'a [sic] bloque, la roue...Mais c't'une calice de grosse roue...²⁵

Dans les oeuvres récentes, le Québécois se révolte. Mais dans les premières oeuvres, le Québécois de Tremblay a peur de vivre. Il se réfugie dans la religion et dans le passé. Carmen accuse Manon de suivre cette forme de régression de sa mère. "T'as hérité de toutes ses maudites bebelles religieuses, pis tu fais comme elle: tu les entretiens, tu les laves, tu les époussettes."²⁶ Afin d'oublier le présent, le Québécois a recours à plusieurs méthodes d'évasion. Il s'ennivre (Hélène dans En pièces détachées et Léopold dans A toi, pour toujours, ta Marie-Lou) et

²³Michel Tremblay, Hosanna, (Montréal: Leméac, 1973), p. 21.

²⁴Ibid., p. 47.

²⁵Michel Tremblay, A toi, pour toujours, ta Marie-Lou, (Montréal: Leméac, 1971), pp. 91-92.

²⁶Ibid., p. 69.

la taverne devient le lieu d'évasion. "Maudite taverne! Sont toujours rendus là."²⁷ Il vit dans le passé (Marie-Louise et Manon dans A toi, pour toujours, ta Marie-Lou et la Duchesse dans La Duchesse de Langeais) parce que le présent est trop difficile à affronter. "Jusqu'à quand, mon Dieu, jusqu'à quand? Si j'rêve pas, j'vas étouffer... Mon Dieu!..." "T'es rien qu'une maudite rêveuse"... Qu'on me sacre la paix, pis qu'on me laisse rêver!"²⁸ Enfin, il devient fou (Léopold dans A toi, pour toujours, ta Marie-Lou et Claude dans En pièces détachées) parce qu'il ne peut plus accepter sa situation. "Tu m'as vendu, maudite écoeurante!"²⁹

En enseignant au Québécois d'accepter son sort, l'Église a créé chez lui le complexe d'infériorité et la frustration. Angéline Sauvé, qui n'a jamais rien connu d'autre que les sous-basements d'églises, exprime cette frustration quand on apprend qu'elle fréquente le club. "Bonyeu! On devrait pourtant avoir le droit d'avoir un peu de fun, dans' vie!"³⁰

Enfin, la situation socio-économique contribue aussi à intensifier la frustration et l'impuissance du Québécois. Il est soumis à l'économie anglaise, soit canadienne, soit américaine, et son seul espoir est de devenir "p'tit boss". Léopold dit à Marie-Louise: "Tu le sais combien

²⁷ Michel Tremblay, Deux Pièces, (Montréal: Leméac, 1970), p. 46.

²⁸ Michel Tremblay, Trois petits tours, (Montréal: Leméac, 1971), p. 16.

²⁹ Michel Tremblay, Deux Pièces, (Montréal: Leméac, 1970), p. 52.

³⁰ Michel Tremblay, Les Belles-Soeurs, (Montréal: Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1968), p. 52.

que je fais par semaine à suer comme une sic crisse en croix en arrière de ma crisse de machine pour vous faire vivre!" Marie-Louise lui répond:

Ben oui, j'le sais que tu fais un salaire de crève-faim, mais c'est pas une raison pour se priver de beurre de peanuts crunchy! Quand tu sues comme un crisse en croix en arrière de ta crisse de machine, dis-toé qu'au moins demain tu vas manger du beurre de peanuts crunchy au lieu du beurre de peanuts smoothy! C'est déjà mieux que rien, bâtard!"³¹

Léopold exprime aussi la frustration universelle de tous les ouvriers.

Hostie! Toute ta tabarnac de vie à faire la même tabarnac d'affaire en arrière de la même tabarnac de machine!...Remercie le bon Dieu! T'es pas journalier! Tu viens que t'es tellement spécialisé dans ta job steady, que tu fais partie de ta tabarnac de machine!...hostie! Quand j'me sus attelé à c'te ciboire de machine-là, j'étais quasiment encore un enfant!...Chus spécialisé! Ben le bon Dieu, j'le r'mercie pas pantoute, pis je l'ai dans le cul, le bon Dieu!"³²

Donc, nous pouvons comprendre les circonstances propices à l'existence du "sacre". Le "sacre" est l'expression brutale de la frustration, de l'impuissance de celui qui, incapable de se révolter activement, se venge par les mots pour traduire cette révolte sans issue. Mais on retrouve chez Tremblay deux personnages qui prennent conscience de cette situation: Carmen dans A toi, pour toujours, ta Marie-Lou et Hosanna dans Hosanna. Carmen s'en est sortie bien qu'elle ne soit qu'une chanteuse

³¹Michel Tremblay, A toi, pour toujours, ta Marie-Lou, (Montréal: Leméac, 1971), p. 47.

³²Ibid., pp. 63-4.

de chansons de cowboy dans un rodéo. Elle aime ce qu'elle fait. Bien que l'issue de sa révolte contre son milieu semble assez restreinte, c'est un pas dans la bonne direction. Elle n'a recours aux "sacres" que deux fois, ce qui montre qu'elle a dépassé la révolte purement verbale. Il en va de même pour Hosanna. Tout au long de la pièce, Hosanna refuse d'accepter qu'il est un homme. Ce refus, ainsi que sa frustration, s'expriment à travers les "sacres". Cependant, à la fin de la pièce, Hosanna se déshabille, et, nu devant Cuirette, crie: "R'garde, Raymond, chus t'un homme! Chus t'un homme, Raymond! Chus t'un homme! Chus t'un homme! Chus t'un homme!"³³ Hosanna s'est dépouillé de ses prétentions. Il se démaquille, se déshabille, et recommence à s'appeler Claude pour prouver qu'il est un homme, et qu'il s'accepte. Comme chez Carmen, l'usage du "sacre" disparaît parce que la révolte devient active.

2 - Carrier

On peut noter une motivation semblable dans l'usage du "sacre" chez Carrier. L'histoire de ses trois romans, la trilogie d'une famille québécoise, se passe entre les années 1900 et l'époque de l'après-guerre (deuxième guerre mondiale). On se trouve en présence de la même couche populaire que chez Tremblay bien que l'action ait lieu à la campagne. On reconnaît les mêmes problèmes: ceux des "petits", des Canadiens français, subordonnés aux "gros". Dans La guerre, yes sir! les "gros" sont les soldats anglais et le gouvernement canadien. Le chef de gare grogne: "On voit par là que les maudits Anglais ont l'habitude d'avoir des nègres

³³Michel Tremblay, Hosanna, (Montréal: Leméac, 1973), p. 75.

ou des Canadiens français pour fermer leurs portes."³⁴ Dans Il est par là, le soleil les "gros" seront les capitalistes canadiens anglais.

Les Anglais ont fait la guerre parce qu'ils avaient des usines. Ils fabriquaient des chars d'assaut, des mitrailleuses et des fusils. Alors ils chiaient des crottes en or, comme le saint chien de la servante du Curé. Les Canadiens français, ils ne voulaient pas la guerre; ah! non, hostie,...Un jour, les Canadiens français feront la guerre entre eux. Alors, hostie, les Canadiens français aussi chieront des pépites d'or.³⁵

Dans ces deux livres, comme dans Floralie, où es-tu?, il y a antagonisme entre le milieu québécois isolé et les forces extérieures qui provoquent l'aliénation. Les personnages s'attaquent verbalement aux Anglais et aux Allemands. Les expressions "maudits Anglais", "maudits Allemands" et "leur maudite guerre" reviennent sans cesse. Bérubé est aliéné de son milieu. Méprisant ses compatriotes qui ne font pas la guerre aux Allemands, il exprime le dédain qu'il ressent envers eux, et indirectement envers lui-même, en "sacrant" "Calice de ciboire d'hostie! Christ en bicyclette sur son Calvaire! Tu trouves qu'on s'amuse à la guerre? Gros tas de merde debout!"³⁶

Mais dans Il est par là, le soleil nous voyons d'une façon plus frappante les causes de l'usage du "sacre" chez le Québécois. Avant de quitter son village, Philibert avait prouvé sa virilité dans un "concours de sacres" contre son père.

³⁴Roch Carrier, La guerre, yes sir!, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), p. 28.

³⁵Roch Carrier, Il est par là, le soleil, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), pp. 93-4.

³⁶Roch Carrier, La guerre, yes sir!, pp. 77-8.

- La terre est gelée comme de la merde de Christ....
- Tu as raison, fils, la terre est dure comme du Saint-Chrême gelé.
- La terre est dure comme un noeud dans le bois du Crucifix.
- La terre est dure comme le matelas du Pape....
- Fils, écoute-moi. Maintenant tu es un homme....
- Mon vieux Christ, si je suis un homme, je fous le camp. ³⁷

Arrivé à Montréal, il commence à "sacrer" de façon systématique afin de verbaliser ses émotions. Il voit l'injustice de ce monde où Dieu ne semble rien faire. Il s'attaque à Dieu parce qu'il croit que Celui-ci a abandonné les Canadiens français. "Le bon Dieu, il est comme le patron, on le voit pas souvent. Il fréquente pas notre genre de monde, le bon Dieu."³⁸ Après qu'un homme lui ait donné un livret affirmant que la vie est belle, Philibert s'exclame: "La vie doit être belle,...c'est un Christ de fou qui écrit ça."³⁹ La frustration de Philibert se traduit lorsqu'il blâme le Canadien français d'avoir toujours accepté son sort.

- La folie! Boss, les fous, c'est nous. On est plus fous que des hosties de fous. Si on était pas fous, on ferait comme le Portugais, et toute cette baptême de ferraille qu'on est en train de tricoter pour les riches serait arrosée d'une pluie de viande humaine hachée à la dynamite. Mais on est des Christ de fous: si les riches veulent un château, on leur fait un château. Le Portugais, lui, il était pas fou; il a dit: votre château, rentrez-vous le dans votre cul parfumé au parfum cher que je peux pas payer à ma face.⁴⁰

³⁷Roch Carrier, La guerre, yes sir!, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), pp. 118-119.

³⁸Roch Carrier, Il est par là, le soleil, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), p. 66.

³⁹Ibid., p. 62.

⁴⁰Ibid., p. 123.

Carrier capte bien le complexe d'infériorité du Québécois. Dans le roman, il cite une étude imaginaire d'un psychologue afin d'exprimer ses propres idées.

A la suite d'enquêtes et d'études très approfondies, nous pouvons savoir maintenant que le principal obstacle qui se dresse sur la route du jeune homme issu des couches inférieures de la société est la FASCINATION de l'échec.⁴¹

Donc, dans les oeuvres de Tremblay et de Carrier, nous trouvons les raisons qui font du Québécois un "sacreur". Il "sacre" pour se venger "d'accepter une vie de chien avec des sourires et des remerciements."⁴² Ainsi, le "sacre" est une interjection qui se situe entre le cri et la parole élaborée. Bien qu'il démontre une richesse imaginaire, une pauvreté linguistique en découle.

Après cette étude brève des oeuvres, nous allons étudier le rapport qui existe entre le "joual" et le "sacre" afin de mieux saisir la mentalité québécoise.

D - Le rapport entre le "joual" et le "sacre"

Avant d'entreprendre le sujet de cette étude, il est nécessaire de définir le "joual": c'est-à-dire, ce qu'est le "joual" et les implications qu'il comporte.

"Joual" qui provient d'une prononciation québécoise du mot "cheval" est le terme qui identifie le langage québécois. Ce terme a été "créé voici

⁴¹Roch Carrier, Il est par là, le soleil, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), p. 86.

⁴²Ibid., p. 123.

une dizaine d'années, à l'époque de notre relance économique et culturelle."⁴³ Puisque tout langage est le produit de la société dans laquelle il évolue, il faut retracer de façon générale les influences socio-culturelles, religieuses, économiques et politiques qui ont donné forme au "joual" tel que nous le connaissons de nos jours.

La Nouvelle-France représentait le tableau des différentes provinces de l'Ouest de la France: principalement la Normandie, le Perche, le Poitou, l'Anjou et la Picardie. Peuplée surtout de soldats, d'artisans et de fermiers, la Nouvelle-France a subi un échange linguistique entre tous les dialectes provinciaux français.⁴⁴ Voici donc le début de l'enrichissement du langage québécois qui, au cours des années, a modifié son lexique afin de mieux saisir la nouvelle réalité géographique et socio-économique. Cependant, nous voulons insister beaucoup plus sur les aspects négatifs du "joual" sans lui nier toutefois sa force créatrice du début de la colonisation du Canada alors que le langage n'était pas encore du "joual". Le "joual" est antithétique: selon la lumière sous laquelle on le juge, il représente à la fois l'infériorité et la fierté du Québécois.

Le fait que la population québécoise était peu instruite sauf, par exemple, le clergé et les fonctionnaires qui en formaient la minorité, signifie que le langage n'avait pas les moyens de s'épanouir facilement, sinon de rester figé, ou bien, ce qui était beaucoup plus probable, de s'appauvrir et de s'abâtardir progressivement. C'est ce qui est arrivé,

⁴³Henri Bélanger, Place à l'homme, (Montréal: HMH, 1972), p. 62.

⁴⁴Ibid., p. 89 citant V. Barbeau, Le français du Canada, (Montréal: 1963), p. 21.

mais le facteur que nous venons de voir n'est pas le seul à considérer.

★ Les influences religieuses ont joué un grand rôle aussi, de façon directe et indirecte, dans l'abâtardissement du langage. L'Église, qui exerçait beaucoup de pouvoir sur la communauté québécoise, gardait celle-ci dans l'ignorance. La pauvreté de l'instruction et l'enseignement restreint à une minorité n'encourageaient guère le développement linguistique. Après la conquête anglaise, tout le pouvoir économique et politique s'est trouvé aux mains des Anglais et, à l'exception d'une minorité cléricale, l'Église appuyait étroitement le régime anglais. L'influence des anglicismes en découlent. Ainsi voyons-nous deux raisons pour lesquelles l'Église s'opposait à l'épanouissement du peuple québécois: le statisme politique a conduit au statisme linguistique, à l'abâtardissement du langage. Les curés ont découragé l'épanouissement du langage et les Anglais ont anglicisé le canadien français.

A l'époque industrielle et au début de l'urbanisation, le peuple québécois était un peuple colonisé, aliéné. Sa soumission économique aux Anglais explique en partie l'aliénation de son mode d'expression. Le français n'était pas la langue de travail. Il est devenu peu à peu la langue seconde puisque l'anglais dominait la vie économique. Toutes ces causes continuent à influencer le "joual" de nos jours.

Maintenant, avant d'établir les rapports qui existent entre le "joual" et le "sacre", il faut expliquer le langage littéraire de nos deux auteurs. Les oeuvres de Tremblay sont écrites en "joual", langage parlé, mais c'est un "joual littéraire" dans la mesure où il en est sa transcription phonétique. Parfois, Tremblay commet l'erreur de trop bien s'exprimer, mais la plupart du temps, son "joual" est très fidèle dans sa traduction

de l'expression orale québécoise.

✱ Cependant, chez Carrier, nous n'avons pas affaire au "joual". Cela ne veut pas dire que les conclusions que nous avons tirées du "joual" ne s'appliquent pas à ses oeuvres. ^{voilà} Selon Carrier, "pour écrire mon roman [La guerre, yes sir!], j'ai dû me dépouiller de tout ce qu'on m'avait appris pour revenir à la source des personnages d'instincts, de colères, de sentiments profonds."⁴⁵

Analysons le discours d'un employé de la gare du point de vue du langage.

- Corriveau est plutôt notre premier enfant que les gros nous arrachent. Les gros, moi, je leur chie dessus. Ils sont tous semblables et je leur chie dessus. Ils sont tous semblables: les Allemands, les Anglais, les Français, les Russes, les Chinois, les Japans; ils se ressemblent tellement qu'ils doivent porter des costumes différents pour se distinguer avant de se lancer des grenades. Ils sont des gros qui veulent rester gros. Je chie sur tous les gros mais pas sur le bon Dieu, parce qu'il est plus gros que les gros. Mais il est un gros. C'est tous des gros. C'est pourquoi je pense que cette guerre, c'est la guerre des gros contre les petits. Corriveau est mort. Les petits meurent. Les gros sont éternels... Cela veut dire que les gros grossissent et que les petits crèvent.⁴⁶

Nous notons la pauvreté du langage, basée sur l'exagération, la répétition, l'emploi de mots élémentaires et le parallélisme structural de phrases courtes. On pourrait facilement résumer le paragraphe en deux ou trois phrases. Mathématiquement, un tiers des mots employés sont des répétitions, ce qui appauvrit le langage de trente-trois pour cent de variété, sans

⁴⁵Roch Carrier, La Presse, (2 mars 1968), p. 25.

⁴⁶Roch Carrier, La guerre, yes sir!, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1970), p. 29.

compter toutes les expressions simples ou banales qui forment les autres soixante-sept pour cent. Donc, le langage se trouve réduit à un niveau inférieur à cinquante pour cent d'une variété normale de mots. Ainsi, bien que le langage de Carrier ne soit pas du "joual", proprement dit, on peut le considérer dans notre étude parce qu'il reflète aussi un langage prolétaire appauvri et parce qu'on peut en tirer les mêmes conclusions que celles tirées du "joual".

Voici donc les rapports qui existent entre le "joual" et le "sacre". Le "sacre" qui est un élément du "joual" reflète les mêmes problèmes que le "joual". Nous voulons citer ici quelques auteurs qui ont exprimé une opinion sur le "joual" en incorporant sa relation avec le "sacre".

1. "Incapables [les Québécois] de communiquer, nous nous vengeons sur les mots eux-mêmes en nous efforçant de les avilir."⁴⁷
2. "La vérité est que le franco-canadien ne permet d'exprimer que des idées vagues et des émotions élémentaires. Les blasphèmes, comme des cris de bête, y sont le seul moyen de marquer la force de conviction et le degré d'intensité des sentiments."⁴⁸
3. "Le sacre est une ponctuation phonétique argotique, une figure de style pour pauvres en vocabulaire."⁴⁹

⁴⁷André Langevin, "Une langue humiliée, Liberté, 31-32 (mars-avril 1964), p. 119.

⁴⁸Gérard Dagenais, "Linguiste ou professeur", Nos écrivains et le français I, (Montréal: Les Éditions du Jour, 1967), p. 80.

⁴⁹Guy Robert, "Le sacre dans le parler québécois", Aspects de la littérature québécoise, (Montréal: Beauchemin, 1970), p. 68.

4. "Cette forme d'expression consiste en un vocabulaire plutôt grossier."⁵⁰
5. Le "joual" repose sur trois éléments: "l'excrément, le blasphème, le nivellement par le bas."⁵¹

A notre avis, les deux dernières opinions sont beaucoup trop limitées. Elles reflètent un jugement basé sur un seul aspect du "joual", le "sacre". Cependant, les trois premières opinions semblent très valables. Elles démontrent que le "joual" et le "sacre", qui est d'ailleurs un élément du "joual", reflètent les problèmes sociaux, politiques et moraux québécois: l'impuissance à communiquer, l'aliénation, la frustration, le complexe d'infériorité, l'inadaptabilité du Québécois au cours de son histoire. Nous y voyons la conception et l'enseignement statiques de l'histoire basée sur les faits héroïques.

Toutefois, les oeuvres de nos deux auteurs ont une valeur positive. Le langage est une forme d'exorcisme qui s'adresse à tous les niveaux de la société québécoise. "Nous y voyons une tentative pour ausculter par le langage les tabous et les malédictions, libérer les secrets enfermés dans une certaine situation humaine, et par là échapper peut-être à l'asphyxie, et tenter de vivre."⁵² Tremblay et Carrier invitent le Québécois à prendre conscience, à s'accepter, à s'affirmer, en rejetant la négativité

⁵⁰Jean Lévêque, Un peuple, oui. Une peuplade, jamais!, (Montréal: Les Éditions de l'homme, 1972), p. 76.

⁵¹François Pelletier, "La querelle du joual", La Presse, (9 décembre 1972).

⁵²Jean Borie, Zola et les mythes ou de la Nausée au Salut, (Paris: Éditions du Seuil, 1971), p. 40.

du passé. Leurs oeuvres, écrites surtout pour les Québécois, visent à leur libération.

Nous voyons donc le paradoxe du "sacre". Le "sacre" est une dénonciation, mais aussi un cri d'amour. Bien qu'il représente tous les problèmes du Québécois, son affirmation ouvre le chemin à l'acceptation, à la libération et à l'épanouissement québécois.

CONCLUSION

Le bon français, c'est l'avenir souhaité du Québec, mais le joual c'est son présent. J'aime mieux pour moi, qu'on soit fier d'une erreur qu'humilié d'une vérité... Quand à ceux qui sont contre, au nom de quelque principe esthétique, on s'en crisse.

GÉRALD GODIN (Le joual et nous)

Dans cette dissertation, nous ne prétendons pas avoir procédé à une analyse exhaustive du "sacre" québécois. Mais en étudiant les oeuvres de Tremblay et de Carrier, nous avons eu quelques aperçus de la société québécoise. Deux éléments principaux et antithétiques sont ressortis de l'étude.

Premièrement, les "sacres" expliquent en quelque mesure le comportement du Québécois. L'étude des dérivations du "sacre", de sa linguistique, et de ses causes historiques et religieuses soulève les problèmes qui ont vexé et qui continuent à vexer le Québécois. Puisque le Québécois s'est toujours préoccupé de sa survivance au Canada, il n'a eu ni le temps, ni les possibilités de vivre et de s'épanouir. Ceci explique en partie pourquoi sa révolte et ses protestations ne se manifestaient que verbalement. C'était l'outil le plus apte à la libération de ses complexes et de ses problèmes.

En deuxième lieu, l'emploi des "sacres" dans la littérature québécoise s'interprète d'une façon positive. Le "sacre" représente la prise de conscience de la part de l'écrivain. De nos jours, le rapport entre l'écrivain québécois et le peuple québécois est plus étroit qu'auparavant.

Tremblay et Carrier écrivent pour le peuple. Ils adoptent un langage, que ce soit le "joual" ou un parler prolétaire, qui s'adresse au peuple québécois. C'est leur façon de dire au peuple de se comprendre, de s'accepter pour ce qu'il est, et de faire quelque chose de concret au lieu de "sacrer". Il faut noter que l'on trouve plus de héros tournés vers le futur dans les oeuvres récentes, des héros qui abandonnent la révolte purement verbale dès qu'ils prennent conscience de leur identité.

Ceci nous mène à un aspect de la littérature québécoise actuelle chez Tremblay et chez Carrier. A notre avis, la littérature actuelle est une littérature transitoire et selon Gérard Bessette, une littérature "en ébullition". Elle s'éloigne de l'ancienne littérature réactionnaire fondée sur des concepts idéalistes du Québécois. Le "sacre" est l'un des éléments de cette littérature transitoire qui choque le Québécois et qui le contraint à se réveiller, à agir, à choisir le chemin qu'il suivra dorénavant. C'est une littérature plus réaliste, parfois trop réaliste quand elle traite les grands problèmes québécois. Mais c'est bien le but d'une littérature de libération: de réveiller la société en se servant du choc et de l'exagération. L'emploi du "sacre" forme une partie essentielle de cette libération, le "sacre" étant le cri qui constitue l'état intermédiaire entre le silence et la parole.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres étudiées

Carrier, Roch. Floralie, où es-tu?. Montréal: Les Éditions du Jour, 1969. ✓

Carrier, Roch. Il est par là, le soleil. Montréal: Les Éditions du Jour, 1970. ✓

Carrier, Roch. La guerre, yes sir! Montréal: Les Éditions du Jour, 1970.

Tremblay, Michel. A toi, pour toujours, ta Marie-Lou. Montréal: Leméac, 1971.

Tremblay, Michel. C't'à ton tour, Laura Cadieux. Montréal: Les Éditions du Jour, 1973.

Tremblay, Michel. Demain matin Montréal m'attend. Montréal: Leméac, 1972.

Tremblay, Michel. Deux pièces. Montréal: Leméac, 1970.

Tremblay, Michel. Hosanna. Montréal: Leméac, 1973.

Tremblay, Michel. Les belles-soeurs. Montréal: Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1968.

Tremblay, Michel. Trois petits tours. Montréal: Leméac, 1971.

Ouvrages généraux

Aquin, Hubert. "Le basic bilingue", Liberté, 31-32 (mars-avril 1964), 114-118.

Arnould, E.J. et al. Studies in French language and medieval literature. New York: Books for libraries Press, 1969.

Bakhtine, Mikhaïl. L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance. Paris: Editions Gallimard, 1970.

Bauche, H. Le langage populaire. Paris: Payot, 1928.

- Beaulieu, Michel. "Le joual", La Presse, Perspectives (17 février 1973) 6, 8-9.
- Bélair, Michel. Le nouveau théâtre québécois. Montréal: Leméac, 1973.
- Bélanger, Henri. Place à l'homme - Éloge du français québécois. Montréal: HMH, 1972.
- Belleau, André. "Notre langue comme une blessure", Liberté, 31-32, (mars-avril 1964), 82-86.
- Bible, La
- Bonenfant, J.C.. The French-Canadians and the Birth of Confederation. Ottawa: Canadian Historical Association, No. 21, 1966.
- Borie, Jean. "Les fatalités du corps" et "La bête humaine", Zola et les mythes ou de la Nausée au salut. Paris: Éditions du Seuil, 1971, 13-41, 43-76.
- Bouthiller, Guy. La vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle. Vol. I et II, Montréal: Leméac, 1973.
- Bouthiller, Guy et Jean Menaud. Le choc des langues au Québec (1760-1960). Montréal: Bibliothèque Nationale du Québec, 1971.
- Brunet, Michel. French Canada and the early Decades of British Rule 1760-1791. Ottawa: Canadian Historical Association, No. 13, 1968.
- Dagenais, Gérard. "Linguiste ou professeur", Nos écrivains et le français I. Montréal: Les Éditions du Jour, 1967.
- de Roquebrune, Robert. Les Canadiens d'autrefois II. Montréal: Fides, 1966.
- Dubé, Marcel. Le Devoir (15 novembre 1958).
- Eccles, W.J.. The Government of New France. Ottawa: Canadian Historical Association, No. 18, 1968.
- [Frère Pierre-Jérôme, f.m.s.]. Les insolences du Frère Untel. Montréal: Les Éditions de l'homme, 1960.
- Gélinas, Gatien. Bousille et les justes. Montréal: Les Éditions de l'homme, 1960.
- Godin, Gérald. "Le joual et nous", Parti pris, vol. 2, no. 5 (janvier 1965), 18-19.
- Gougenheim, Georges. Études de grammaire et de vocabulaire français. Paris: A. et J. Picard, 1970.

- Laberge, Albert. La scouine. Montréal: Les Éditions de l'actuelle, 1972.
- Langevin, André. "Une langue humiliée", Liberté, 31-32 (mars-avril 1964) 119-123.
- Laurendeau, André. "On parle comme ça vient, et ça vient presque toujours bien", Maclean (juillet 1964), 56.
- Lefèbre, Gilles. "L'étude de la culture: la linguistique", Recherches sociographiques, vol. III, nos. 1-2 (janvier-août 1962), 233-249.
- Lévesque, Jean. "La langue", Un peuple, oui. Une peuplade, jamais!. Montréal: Les Editions de l'homme, 1972, 73-80.
- Lévesque, Jean. "Les minorités", Un peuple, oui. Une peuplade, jamais.. Montréal: Les Editions de l'homme, 1972, 81-88.
- Morton, W.L.. The Kingdom of Canada. Toronto: McClelland & Stewart Ltd., 1970.
- Paz, Octavio. El laberinto de la soledad. México: Fondo de cultura económica, 1970.
- Pelletier, François. "La querelle du joual", La Presse (9 décembre 1972).
- Péloquin, Claude. "Claude Péloquin et la "conférence blanche"", La Presse (2 mars 1968), 25.
- Ringuet [Philippe Panneton] . Trente Arpents. Montréal: Fides, 1969.
- Rioux, M. et Yves Martin. La société canadienne française. Montréal: HMH, 1971.
- Rosset, Théodore. Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII^e siècle. Paris: Armand Colin, 1911.
- Simard, Jean. Une façon de parler. Montréal: Éditions Hurtubise/HMH, 1973.
- Smiley, D.V.. The Canadian Political Nationality. Toronto: Methuen Publications, 1967.
- Tardif, Germain. "Mon oeil sur Montréal", La Presse (13 décembre 1972), A3.
- Thurot, Charles. De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle d'après les témoignages des grammairiens. Vol. I et II, Genève: Slatkine Reprints, 1966.
- Turgeon, Pierre. "Le joual", La Presse, Perspectives (17 février 1973), 2-4.

- Underhill, F.H.. The Image of Confederation. Toronto: Hunter Rose Co., 1970.
- Wade, Mason. The French-Canadian Outlook. No. 14, Toronto: McClelland & Stewart Ltd., 1971.
- Wade, Mason. The French Canadians 1760-1967. Vol. I, Toronto: MacMillan of Canada, 1968.
- Anonyme. "Cases of French sell. Je paarle, tu paarles", The Globe and Mail (14 juillet 1973).

Ouvrages spéciaux

- Edouard, Robert. Dictionnaire des injures. Paris: Tchou, 1967.
- Bérubé, Renald. "La guerre, yes sir. de Roch Carrier: humour noir et langage vert", Voix et Images III, Québec: Univ. du Québec, 1970.
- Pontaut, Alain. "Les belles-soeurs de Michel Tremblay cinq ans après", Les belles-soeurs. Montréal: Leméac, 1972.
- Robert, Guy. "Le sacre dans le parler québécois", Aspects de la littérature québécoise. Montréal: Beauchemin, 1970, 59-68.

TABLE DES MATIÈRES

Appendice I	iv
Introduction	1
I - Dérivations du "sacre"	5
A - "Sacres" religieux	5
1 - Dieu	5
2 - Les saints	8
3 - La liturgie	11
B - "Sacres" profanes	16
1 - Vocabulaire péjoratif	16
2 - Vocabulaire obscène	18
3 - Vocabulaire scatologique	23
C - Injures sacro-profanes	26
II - Analyse linguistique du "sacre"	29
A - Phonétique	29
1 - Aspects de la prononciation	30
2 - Abondance des consonnes explosives	32
3 - Additions ou retranchements	33
B - Variations	35
1 - Noms	35
2 - Adjectifs	36
3 - Verbes	37
4 - Adverbes	39
C - Aspects imaginatifs	41

1 - Images	41
2 - Phrases bibliques ou liturgiques	43
3 - Invocations à Dieu	45
4 - Invention	46
III - Pourquoi tant de "sacres"	49
A - Étude historique	49
1 - 1534-1759	50
2 - 1759-1867	51
3 - 1867-1959	53
4 - 1960-le présent	54
B - La religion	55
C - L'emploi des "sacres" dans les oeuvres étudiées	58
1 - Tremblay	59
2 - Carrier	64
D - Le rapport entre le "joual" et le "sacre"	67
Conclusion	74
Bibliographie	76
Table des matières	80